

26 MAI 1945

PRIX : 30 FRANCS

# LE MONDE ILLUSTRÉ



SUR LE SOL ALLEMAND, LE COMBATTANT  
PEUT AUJOURD'HUI SE REPOSER. MAIS IL  
A LE DROIT DE DORMIR D'UN ŒIL!...

FOP 9  
**CAEN, VILLE DE DOULEUR**



quelques gouttes  
suffisent

## EXTRAIT DE CAFÉ FOUQUET

café - café au lait - entremets - glaces

Ch. Semmel

9, rue de l'Estrapade - PARIS (V<sup>e</sup>) - Tél. : DANton 68-96

## Roffignac

LA  
MARQUE



que porte le bon  
**COGNAC**



## LEROY

1<sup>ÈRE</sup> MARQUE  
QUALITÉ

OPTICIEN  
DE PARIS

SUCCURSALE DE LUXE

25, RUE ROYALE, 25  
12 MAISONS A PARIS

Vous qui avez la chance

de posséder un

## Chassis Vitrex

(article contingenté)

Vous pouvez le réparer  
s'il est abîmé en y  
collant une pièce comme  
à une chambre à air



Demandez conseil  
et notice I. M. à

## Société VITREX

48 bis, r. Lafayette  
PARIS

LYON - Boîte Postale 128

## ANDRÉ VIGOUREUX

15, Rue de Châteaudun  
PARIS (8<sup>e</sup>)  
TRUD. 57-97

PIERRES PRÉCIEUSES  
ET PERLES  
JOAILLIER

Expert près les douanes françaises

Pour Vendre ou Acheter  
**Fonds de Commerce**  
**Propriétés-Immeubles**

## L'INTER

75, rue Saint-Lazare, 75  
Face Trinité — Tél. : TRI. 68-21 et 44-69

Pour règlements de tous litiges et procès  
**Consultez notre contentieux**

## BIBLIOPHILIE

Le vent est aux belles éditions et les poètes de nos jours sont privilégiés, les poètes et, en général, tous les auteurs qui traitent du merveilleux.

Voici deux ouvrages à tirage limité, d'une présentation exquise dont la venue doit faire date dans les annales du Livre. L'un est un beau recueil de poèmes : *Le Bouquet de la mariée*, par Gabriel-Joseph Gros ; l'autre est une riche réédition d'un roman de George Sand : *Le Château de Pictordu*. Chacun d'eux a fait à l'illustration une très large place en y apportant un accent de nouveautés.

*Le Bouquet de la mariée* (1) a bénéficié de l'apport de trente graveurs et lithographes qui ont amicalement offert au poète une planche originale dont la suite, en hors-texte, constitue elle aussi un étonnant bouquet. Fleurs, jeunes filles, couronnes, rondes, guirlandes, noce de campagne sont les thèmes choisis par cette phalange d'artistes représentant toutes les tendances de la vraie peinture française.

D'Albert-André à Louis Valtat en passant par Asselin, Vald-Barbey, Camille Berg, D. de Bravura, Michel Ciry, P.-E. Clairin, Corneau, Crotti, Hermine David, Demeurisse, Derain, Pierre Dubreuil, André Frave, O. Friesz, Georg, Haasen, Heuzé, Marie Laurencin, Henriette Le Grix, Lotiron, André Marchand, Hélène Marre, Planson, Savin, Serrière, Téréchkovitch, Touchagues et Suzanne Tourte, c'est un véritable assaut de talents personnels. Jamais mois de mai n'aura vu fleurir pour les bibliophiles qui chérissent les poètes et les graveurs un printemps si divers et si pur.

Quant au roman : *Le Château de Pictordu* (1) que George Sand a dédié à sa petite-fille Aurore Sand, l'illustration en a été confiée à Denyse de Bravura (déjà nommée), qui, par quarante et une pointes sèches originales, a traduit avec un sens parfaitement féminin du mystère la charmante aventure. Voilà une jeune artiste dont l'étoile monte dans le ciel des graveurs. Son art élégant, curieusement précis, est amoureux du détail. Aussi le texte au beau Garamond qu'épousent les gravures s'accommode-t-il tout naturellement de ce trait léger, candide et de fraîche invention.

« La question est de savoir, a écrit George Sand en tête de son histoire, s'il y a des fées ou s'il n'y en a pas... »

A voir le travail de l'illustrateur, soyez assurés qu'il y en a.

Pierre SINMARE.

(1) Marcel Sautier, éditeur, 12, rue des Saints-Pères, Paris (7<sup>e</sup>). Bac. 00-35.

## PHILATÉLIE

Nous venons de fêter le jour V. La foule, qui s'enivre volontiers de son odeur et de son propre bruit, a, durant deux jours, « mangé du clairon et bu de la trompette ». Dans quelques semaines, dans quelques mois, d'autres fêtes exigeront d'elle d'autres cris, d'autres chants. La fin des guerres est le martyre des gorges, des pieds et des vésicules biliaires. Voilà pour le côté « animal » des grands événements planétaires. Mais déjà dans les bureaux, les ateliers, sur les champs d'aviation, on travaille à l'établissement des lignes aériennes qui seront une des manifestations visibles et grandioses de la paix retrouvée. Cinquante, cent, deux cents lignes naîtront dans quelques mois. Mais quelles seront les répercussions de cet immense effort sur la philatélie. Elles seront doubles. Les collectionneurs rechercheront d'une part avec une avidité accrue les timbres revêtus de surcharges glorieuses et, d'autre part, ils se pencheront avec un intérêt revigoré sur la Poste Aérienne. Car c'est la Poste Aérienne qui doit bénéficier de la multiplication prévue des échanges aériens internationaux et intercontinentaux. La Poste Aérienne, parente pauvre de la Philatélie cosuée, hautaine et bourgeoise — celle qui regarde avec dédain le timbre moderne, ce parvenu — sera dans un avenir prochain le compartiment le plus passionnant et le plus actif de la timbrologie mondiale. Et si, conséquence fatale de cette suractivité postale, le tirage des timbres de Poste Aérienne devra s'élever pour satisfaire aux besoins d'une demande accrue, les plus anciens — du n° 1 jusqu'à la belle série des six timbres coloniaux — atteindront obligatoirement des altitudes insoupçonnées. Et même si le collectionneur de Poste Aérienne se refuse à céder à l'agiotage philatélique qui tend à faire du timbre une valeur spéculative semblable à certaines actions du marché officiel ou du marché en banque, il aura la satisfaction intime d'être du nombre de ces précurseurs qui, venus très tôt à la Poste Aérienne, ont, par cela même, affirmé leur foi en un mode de locomotion qui, après avoir bouleversé les traditions sacro-saintes du combat, s'apprête à changer du tout au tout les conditions de vie de la planète Terre, ce « globe terraque » où, suivant le mot de Léon Bloy, nous « pâturons ».

J. B.

UN CADEAU DE CHOIX...  
**COLLECTION IMPÉRIALE**



ACHAT-VENTE  
TIMBRES-POSTE  
Env. Catal. P.A. Prix 13F.

ALBUM DE  
TIMBRES-POSTE  
D'AVIATION  
PRIX: 300F  
Avec timbres  
500 à 5.000F

64.R. LAFAYETTE. PARIS. PRO. 3427

**MAX DUPUY** TIMBRES-POSTE  
55, Rue Montmartre  
Paris (2<sup>e</sup>) - Cent. 33-13  
Achète lots Collections toute importance  
Vieilles archives.



TIMBRES provenant  
d'œuvres et  
d'échanges.

Demandez notre  
"Circulaire Mensuelle"  
Spécimen Gratuit.

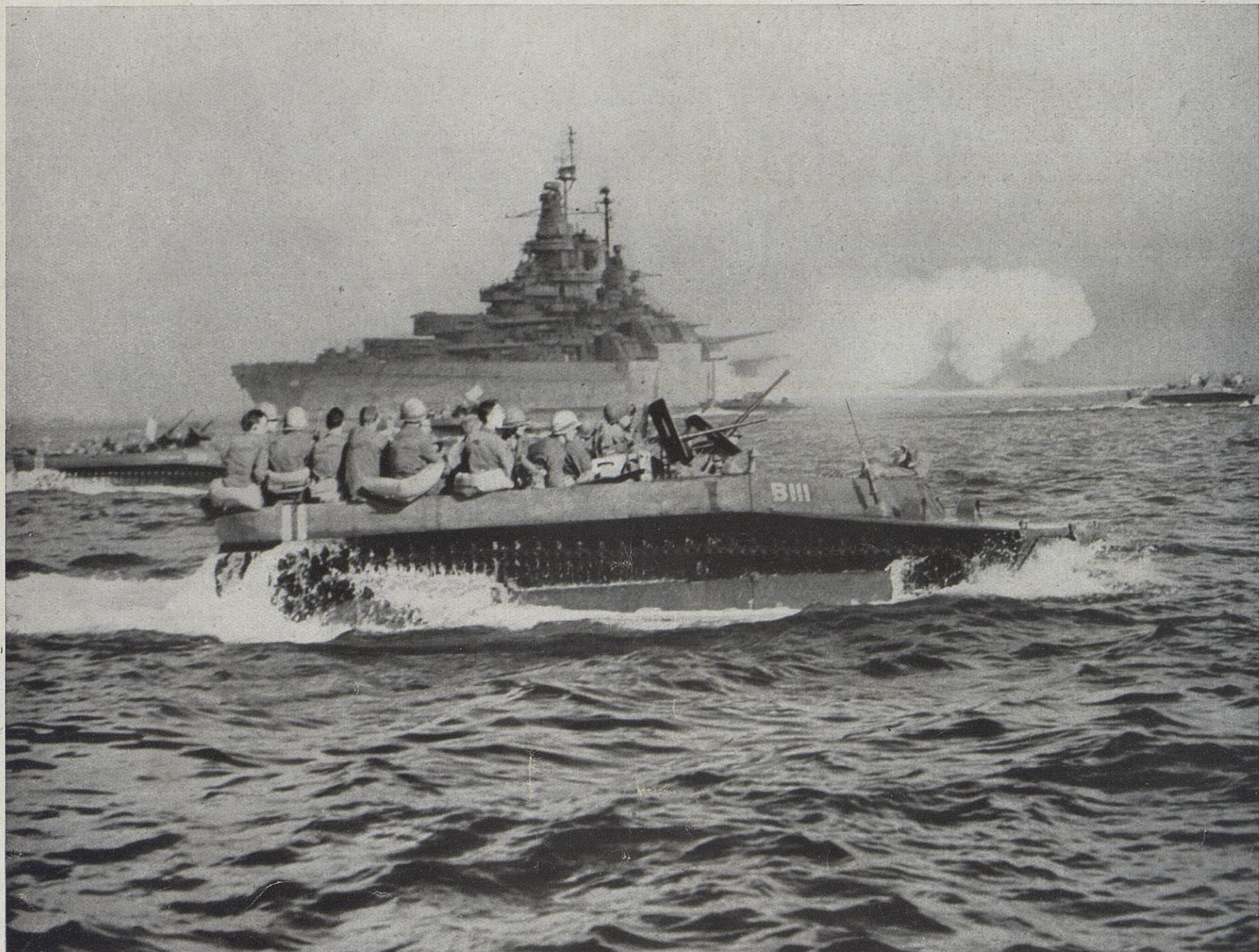
**Ab. DENIS** La Coquille  
(Dordogne)

BRILLANTS  
PERLES  
SAPHIRS  
RUBIS  
EMERAUDES

**YVES ROUÉ**  
JOAILLIER

61. Bd. Malesherbes. Paris. (S<sup>t</sup> Augustin)

F029



GUERRE DU PACIFIQUE, GUERRE AÉRO-NAVALE. ICI, UN GÉANT DES MERS AMÉRICAIN ATTAQUE LES DÉFENSES D'OKINAWA. A SES CÔTÉS, LES VÉHICULES AMPHIBIES PARTENT À L'ASSAUT

LA FRANCE ET LE MONDE

## LE PROBLÈME DU PACIFIQUE

L'ALLEMAGNE est à terre et maintenant, c'est au tour du Japon à s'agenouiller. Ce que sera la fin de la guerre en Extrême-Orient on le sait : l'ennemi sera écrasé. La seule chose qu'on ne puisse point fixer, c'est le temps pendant lequel les Japonais pourront encore lutter. On n'a aucun moyen tant soit peu précis pour apprécier les éléments de résistance dont ils disposent. Il est bien certain que toutes les terres dont ils se sont emparés au début de la guerre sont susceptibles de leur fournir des matières premières militaires des plus variées en quantités considérables — caoutchouc, pétrole, charbon, métaux — et de leur assurer du ravitaillement pour la population civile. Mais étant donné la quasi-destruction de la flotte nipponne les communications sont devenues précaires entre ces terres productrices et l'Empire du Soleil-Levant et ce n'est pas ce que le second peut, à présent, tirer des premières qui, désormais, peut lui permettre de soutenir la guerre sur le rythme indispensable. Mais il est plus que vraisemblable qu'il a accumulé les stocks de matériaux, qu'il a fait travailler à plein son industrie et constitué des réserves de matériel et de munitions. C'est sur ce point que porte l'inconnue : quelles quantités a-t-il pu amasser ? Y a-t-il, parmi une production ou un objet de grande nécessité militaire, un point faible ?

Si même on était informé sur ces deux sujets, il serait encore osé de fixer un terme à la résistance japonaise, car une action vigoureuse et heureuse des Alliés pourrait faire crouler l'armée du Mikado ayant encore ses magasins pleins.

L'affaire se réduit donc, présentement, à une question

de date, et Londres et Washington ne veulent envisager aucune autre fin de guerre avec le Japon que celle qui s'est présentée pour l'Allemagne et qui est la capitulation sans condition.

\*\*

Il est très naturel que Tokio, moins fou que Berlin, cherche à traiter pendant qu'il en est encore temps et que le Japon a encore quelque chose à offrir pour obtenir des conditions moins dures. Mais il est également naturel que les pays anglo-saxons qui peuvent faire la guerre « en fils de famille riche » comme disait Montgomery en Cyrénaïque et qui par conséquent ne comptent pas avec le temps veuillent prendre toutes leurs précautions pour être tranquilles dans ceux de leurs territoires que baigne le Pacifique et qu'ils entendent se mettre, une fois pour toutes, sans compter les moyens et les jours, à l'abri des ruses et des coups de traîtrise japonais. Il faut donc nous tenir assuré de deux choses : les Alliés mèneront la guerre jusqu'à l'écrasement total de leur dernier adversaire et la victoire certaine n'affectera pas d'autre forme que cet écrasement.

Mais une fois atteint ce résultat radical, on n'aura pas, pour autant, obtenu la solution de problèmes considérables qui sont consécutifs et concomitants de la crise militaire provoquée par l'agression japonaise — et qui, du reste, étaient latents, comme couverts d'un voile et que cette crise a déchiré.

Le règlement de l'affaire japonaise ne peut pas se faire

comme celui de l'affaire allemande. Il ne se présente pas de la même façon. Pour l'affaire allemande il s'agit d'abord, et d'une manière très précise, de mettre hors d'état de nuire un peuple dont la preuve de la nocivité est faite. C'est la première et majeure préoccupation de tous. Si certains calculs difficilement avouables, et, d'ailleurs d'ordre non immédiat, si, même, une sentimentalité assez inexplicable viennent se mêler à cette préoccupation — ce qui n'est pas encore parfaitement démontré — ils sont au second plan par rapport à elle et lui céderont complètement la place s'il le faut... au moins pendant un certain temps. En somme la question est d'agir — dans un espace, au surplus, réduit — de façon à établir la situation d'un peuple vis-à-vis des autres. Les bénéfices matériels que l'on peut recueillir, sur-le-champ et ouvertement, de la liquidation qui s'ensuivra ne sont pas extrêmement variés et les intérêts d'ordre plus compliqués, les combinaisons auxquels se complait le capitalisme international ne se présenteront que dans la suite, après ledit règlement, même si les intéressés ont, pendant qu'il se fera, posé des jalons d'avenir à peine visibles pour tous autres qu'eux-mêmes.

Pour le Japon il en va tout autrement.

Sa liquidation n'est pas seulement le règlement de la question japonaise : au vrai c'est le règlement du Pacifique.

Pour régler cette question du Japon, il faut, évidemment, comme pour l'Allemagne, le mettre hors d'état de nuire. Mais la façon de le faire affecte, immédiatement et d'une façon directe, toutes sortes d'intérêts, éveille toutes sortes de soucis, intérêts et soucis de nature extrêmement

(suite page 17.)

# PLAIDOYER POUR L'INTELLIGENCE

par René LALOU

**L** peut sembler étrange qu'à toutes les époques on soit contraint de réhabiliter l'intelligence. Au premier abord, en effet, nous serions tentés de protester que n'importe quel visiteur, tombé de quelque astre errant jusque sur la planète Terre, reconnaîtrait dans l'intelligence le trait caractéristique de notre espèce. Il noterait qu'elle demeure également indispensable à l'homo sapiens et à l'homo faber, au penseur et à l'artisan. Bientôt pourtant ce héros de conte philosophique apprendrait qu'à chaque génération l'intelligence s'est vue accusée des pires erreurs, son efficacité de nouveau remise en question.

Chose curieuse, l'indigène de Sirius que je me plais ainsi à conjurer après Voltaire ne tarderait point à observer que les ennemis déclarés de l'intelligence ne se recrutent pas chez les imbéciles. Les sots confirmés et massivement retranchés dans leur dogmatisme se piquent, au contraire, d'être fort intelligents et, comme ils l'affirment sans ambages, d'avoir toujours raison. Que leur suffisance nous serve, au moins, à dissiper une confusion ! Car rien n'est plus périlleux pour l'intelligence que de se laisser identifier avec un grossier « bon sens » qui abolit toutes les nuances et entérine orgueilleusement les préjugés séculaires. Rappelons donc que la véritable intelligence est humble et scrupuleuse et qu'à travers les méditations du réformateur comme dans les modestes besognes quotidiennes elle garde sa pureté désintéressée.

Ses adversaires les plus dangereux, elle les trouve périodiquement parmi de nobles esprits qui l'utilisent contre elle-même. Lui empruntant ses armes, ces dialecticiens l'accusent de s'exercer seulement sur l'inerte, le figé, la cadavéreux ; ils l'opposent à l'intuition qui est justement l'une de ses ressources, l'avant-garde de son armée. D'autres allèguent qu'elle détruit toute foi, oubliant la remarque d'Aldous Huxley que les grands mystiques furent des êtres d'une rare intelligence. Certains enfin vont répétant qu'elle paralyse la volonté et, après une lecture hâtive de Shakespeare, ils l'incarnent en un romantique Hamlet qui promènerait sur une terrasse désolée une éternelle indécision.

\* \* \*

Caricatures que toutes ces images ! Si l'intelligence est quelque chose, elle est le pouvoir de comprendre. Et cela signifie sympathiser, être capable de s'insérer dans la pensée d'un autre, croire qu'il n'existe point de thèse si justifiée dont l'antithèse ne renferme aucune parcelle de vérité. Elle manquerait à sa mission en demeurant une fonction abstraite et glacée ; il ne lui est permis d'ignorer aucun émoi sentimental, aucun trouble sensuel. A ce titre, elle constitue le lien le plus subtil et le plus ferme entre les multiples expressions de l'humanité ; elle est amicale et fraternelle. Mais, après s'être ainsi prêtée à une loyale communion, elle garde le droit de juger, de choisir et de décider dans quelle voie s'engagera l'action.

Qui oserait nier ses bienfaits dans les relations entre individus ? La vie courante et ses reflets dans les ouvrages littéraires sont remplis de malentendus entre amants enfin réunis, entre parents et enfants. Sans nul doute, l'intelligence aurait pu réussir là où échoua la plus sincère affection. Abandonné à lui-même, l'amour risque de demeurer égoïste ; guidé par l'intelligence, il saura se dédoubler, accorder à celui qu'il chérit cette marge de liberté solitaire que réclame, consciemment ou non, toute personnalité. En ce sens, l'intelligence est à la base d'une forme moderne d'humanisme dont se soucient fort peu les professeurs de morale rigide, qui préoccupait cependant notre cher Jean Giraudoux et qu'il m'approuvait de nommer : l'humanisme intime.

Mais les mêmes rapports assouplis qu'elle établit ainsi dans un couple ou dans une famille, l'intelligence ne pourrait-elle point les créer entre citoyens d'un même pays ? Les circonstances y sont favorables. En compensation à tant d'épreuves, la France a vu, durant les années de lutte souterraine, les meilleurs de ses fils se grouper et, si différentes que fussent leurs doctrines, s'associer étroitement. Ce miraculeux rassemblement va-t-il se rompre pour ressusciter les anciennes querelles, les dissensions stériles ? La victoire obtenue, l'enthousiasme est tombé qui cimentait leur union. La question aujourd'hui est que chacun recouvre son indépendance et détermine lucidement les termes de son accord avec ses compagnons de combat pour l'œuvre de reconstruction. Or, cette tâche urgente ne relève ni d'une sensibilité confuse ni d'une politique artificieuse ; c'est, au sens le plus précis, un problème d'intelligence.

\* \* \*

Dois-je poursuivre notre analyse et l'étendre à un plus vaste domaine encore ? Je n'ignore pas qu'en insistant je serai soupçonné de prêcher pour mon saint, c'est-à-dire, en l'occurrence, pour ma patrie. Car, si beaucoup de bergsoniens, chez nous, se méfient de l'intelligence, plus nombreux encore sont les étrangers qui craignent l'influence de la France parce qu'ils l'estiment trop intelligente, trop avide de solutions intellectuelles qui ne répondraient point à la complexité d'un univers en perpétuelle évolution. En écrivant cela, je ne songe pas seulement aux Allemands auxquels la philosophie du devenir offrit un si commode alibi durant l'entre-deux guerres. Même chez celui de nos alliés que la culture et la tradition firent le plus proche de nous, une inquiétude persiste : Huxley que j'invoquais tantôt est considéré par nombre d'Anglais comme terriblement intelligent, aussi redoutablement intelligent qu'un Benjamin Constant ou un Stendhal.

Là encore, il faut briser la barrière, non à coups d'équivoques vite percées à jour, mais par une commune volonté de franchise et de clairvoyance. Si l'on ne consulte que les forces obscures de l'instinct, nations et individus vont être, au sortir de cette tourmente, placés devant le même dilemme inhumain : optimisme irréfléchi ou fatalisme résigné. Pour y échapper, point d'autre recours que la confiance en une intelligence courageuse qui tiendra compte des leçons de l'expérience sans renier son idéalisme. Dans les conseils internationaux cette intelligence généreuse peut, et doit, s'exprimer par la voix de la France, héritière de l'Hellade et patrie de René Descartes comme Athènes de Socrate. Il serait enfantin d'imaginer que les propositions françaises devraient sur tous les points prévaloir ; mais le pays de la Déclaration des Droits de l'Homme devrait tenir la place que son passé lui a méritée pour intervenir dans toute discussion où l'avenir de la paix dépendra d'un effort de compréhension. J'ambitionne pour la France cet honneur : changer le cri de guerre de l'Anglais Meredith — « Un peu plus de cervelle, Seigneur, un peu plus de cervelle ! » — en une devise mondiale.



ILS ARRIVENT DE PARTOUT, NOS LIBERÉS, EN COLONNES INTERMINABLES. POUR SA SEULE PART, LA BONNE VILLE D'ANNECY REÇOIT AINSI, CHAQUE JOUR, QUELQUE 12.000 DES NOTRES.

## ANNECY CENTRE D'ACCUEIL



L'IMPERIAL PALACE NE REÇOIT PLUS D'HIVERNANTS, MAIS DES HOMMES HEUREUX DE REVOIR LEUR PAYS.

**A**NNEMASSE, Annecy, Evian, Aix-les-Bains! Noms enchanteurs, villes qui évoquent la paix et la sérénité! Les Alpes sont là, avec leurs cimes immaculées, ces Alpes qui, hier, s'offrirent, hospitalières, à ceux qui refusaient de se soumettre au vainqueur brutal. Tout près, la frontière et, au delà, la Suisse accueillante, la Suisse dont beaucoup, aux heures lourdes, ont rêvé et qui, elle aussi, a su se montrer généreuse.

O! villes pacifiques où les convalescents venaient chercher des forces nouvelles, comme vous voilà grouillantes, affairées, bousculées, vous qui êtes devenues, pour beaucoup, avec vos centres d'accueil aux déportés et prisonniers, la première étape en terre française.

Annecy, blessée par la guerre, n'a pas pris le temps de panser ses plaies. D'autres souffrances ont cristallisé autour d'elles toute l'activité de la ville; ses palaces boudent leur clientèle choisie; sur les bords de son lac, que caresse une brise printanière, l'hôtel Impérial et le Menton présentent un spectacle peu commun: des bagnards entrent, sortent sans interruption, mêlant leur tenue rayée aux uniformes kaki, quelque peu défraîchis, de ceux qui ont attendu cinq années derrière les barbelés. Des femmes aussi sont parmi ces bagnards: l'Allemagne nazie, abattue, a dû abandonner sa proie. Déportés politiques et prisonniers de guerre arrivent ici chaque jour, à la cadence de 12.000 en 24 heures, ne s'attardent au centre d'accueil que le temps nécessaire à leur restauration, à leur toilette, à la visite médicale et à l'accomplissement des formalités de contrôle et d'état civil, avant de prendre la route du retour au foyer. Seuls, les malades restent.

Visages maigres, cheveux tondus, regards non encore réaccoutumés à la lumière de la vie et de la liberté, démarche hésitante, tels nous apparaissent ceux qui, dans l'enfer des Buchenwald nazis, ont subi la torture, les humiliations, la faim, la soif, la vermine, l'asphyxie d'une oppression de tous les instants qui poussait, au delà de toutes bornes, le mépris de la personne humaine. D'aucuns ne peuvent plus se trainer. Ils arrivent en ambulance, sur des civières. Il en est qui succomberont au terme de ce voyage au bout de la nuit, non sans avoir entrevu la lumière de la délivrance. Les prisonniers sont moins éprouvés. La brute nazie ne s'est pas acharnée sur eux et, si la détention a été plus longue pour la plupart d'entre eux, du moins n'ont-ils pas entendu les cris des suppliciés, les râles des moribonds.

Lentement, péniblement, les déportés reprennent contact avec la vie. Dans le hall de ce grand hôtel, on s'efforce de les entourer de soins. Des femmes se hâtent pour leur apporter quelque secours, quelque réconfort; et la vie, peu à peu, reprend ses droits. Je n'en veux pour preuve que le spectacle de cette jeune maman, confortablement installée dans un bon fauteuil, qui donne le sein à un bébé de deux mois, né, me dit-elle, lors des bombardements de Munich. Plus loin, dans le fumoir, voici la comtesse Gilbert de Chambrun, rapatriée du camp de Manthausen; elle s'entretient avec le vicomte de Beaulieu (fils de l'amiral de Beaulieu) qui était dans le





ARRIVEE SUR LES BORDS DU LAC D'ANNECY, DEVANT L'HOTEL IMPERIAL. AH ! QU'IL FAIT DONC BON ETRE LIBRE, CHEZ SOI !



« UNE BELLE OIE ALLEMANDE? C'EST TOUJOURS ÇA DE PRIS ! »



« UNE CHAMBRE, UN LIT, DE L'EAU CHAUDE, QUELLE JOIE ! »



DANS LE PARC DE L'HOTEL IMPERIAL, ENTRE DEPORTES POLITIQUES, ENTRE AUTRES, EN PARTANT DE LA GAUCHE : LE VICOMTE DE BEAULIEU, M. ROBERT LAUZANNE, M. LAILLER.

même camp. La mère et la sœur de ce dernier ont été fusillées par les Allemands et il arrive à Annecy pour apprendre la mort de son père tué à Londres au cours d'un bombardement. C'est d'une voix brisée par cette nouvelle douleur qu'il évoque, en quelques mots, les horreurs dont il a été le témoin impuissant ; il s'étonne des égards que l'on a pour les prisonniers allemands, dont je vois quelques-uns faire des corvées dans le parc de l'hôtel. Ses amis et lui portent des costumes pris au magasin d'habillement du camp ; ce sont les vêtements des morts ; dans le dos de ceux des femmes, on a peint une grande croix blanche.

C'est la Croix-Rouge internationale qui les a arrachés au camp où, depuis plusieurs jours, fonctionnaient les chambres à gaz. Un premier convoi de trois cents déportés a pu ainsi être formé avant l'arrivée des Américains.

— Les traitements que nous infligent les nazis, me dit M. de Beaulieu, devinrent de plus en plus cruels au fur et à mesure que les Alliés progressaient. Mais alors, l'approche de la délivrance nous soutenait. Le plus pénible, ce fut cet hiver. A deux heures du matin, on faisait l'appel dans la cour. Nous étions à peine vêtus ! Un jour, on amena au camp trois cents femmes. Elles avaient fait des kilomètres dans la neige et celles qui, épuisées, mettaient un genou à terre étaient aussitôt fusillées.

Je quitte le hall et l'on me conduit au premier étage de l'hôtel. Là, on a hospitalisé les malades. L'une d'elles, Mme Paulet, est mère de neuf enfants. Les traitements qu'elle a subis, la sous-alimentation, le régime de terreur l'ont fortement éprouvée ; elle a perdu vingt-sept kilos et son corps maigri est secoué par la toux. Entre deux quintes, elle évoque pour moi l'une des tortures que lui ont infligées ses bourreaux : on la plongeait, jusqu'à la poitrine, dans un bain de boue glacée et on l'y maintenait pendant plusieurs heures...

Dans une chambre voisine, d'où l'on a une vue magnifique sur le lac, c'est à un déporté belge que je m'adresse. Il m'explique comment il a rendu impossible une « expérience » de ses bourreaux. Ceux-ci l'avaient isolé pendant deux mois et condamné à mourir de faim. Chaque semaine, les Allemands réduisaient ses rations déjà insuffisantes et des médecins lui faisaient des prises de sang.

— Le commandant S. S. d'un camp, me dit un autre déporté, avait établi son bureau près du four crématoire et se chauffait à la chaleur des cadavres dévorés par le feu.

— Un chef S. S., gardien de camp arrêté par nos amis américains, a été interrogé par un officier, me confie ce jeune bagnard, qui réalise difficilement que son cauchemar a pris fin. C'était un gardien nazi bien connu pour sa sauvagerie.

— Combien avez-vous tué de prisonniers ? lui demande l'officier américain.

— Dans les trois cents par jour, soit par la chambre à gaz, soit avec des moyens plus sommaires.

— Vous avez des enfants ?

— Oui, dit la brute qui sort de son portefeuille la photo de deux jolis bambins bouclés et souriants. Ils sont là-bas, dans cette maison que vous apercevez à l'extrémité du camp, à moins de deux cents mètres



MAIS IL Y A AUSSI DE GRANDES VICTIMES, A ANNECY, COMME Mme PAULET, MERE DE NEUF ENFANTS (DONT DEUX PRISONNIERS), DEPORTEE EN 1941 AU CAMP DE RAVENSBRUCK



Mme HARIVEL, COMPAGNE DE CAPTIVITE DE GENEVIEVE DE GAULLE, MONTRE A UNE INFIRMIERE SA PLAQUE DE DEPORTEE.

du four crématoire, précise sans frémir l'ignoble monstre.

On est désarmé par de tels propos. Il me semble que j'étouffe, que je vois le camp, la brute qui accomplit sa besogne de mort et, se détachant sur l'ombre des fours, la chevelure blonde de deux enfants.

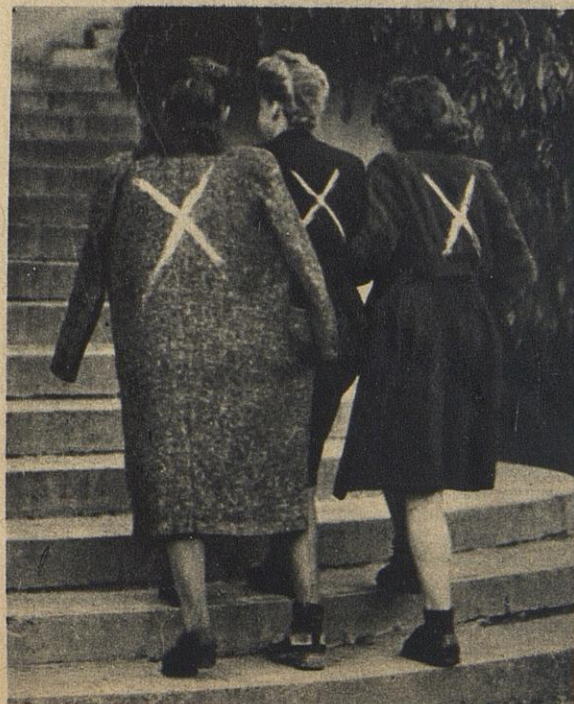
Mon interlocuteur devine ma pensée. Il a un regard désespéré.

— Vous voudriez un chiffre, des statistiques ? Non. Ce n'est pas possible. Ils étaient trop. Les bourreaux ne connaissent pas la fatigue. C'étaient des machines à tuer. Combien de nos camarades ont disparu à jamais, enlevés par ces êtres qui n'avaient plus rien d'humain !

Je n'en écoute pas davantage. Je me sens comme saisi de vertige. Il me faut me raccrocher à quelque chose de sain, de propre, de normal. Alors, comme si je revenais de là-bas, moi aussi, je suis la file des rapatriés et je les vois passant au vestiaire, rejetant, comme s'ils voulaient en même temps se débarrasser de tous leurs souvenirs douloureux, cette tenue de bagnard qui fut la leur durant des mois, des années, et se dirigeant vers la douche bienfaisante, vers l'eau tiède qui nettoiera leurs corps amaigris, l'eau qui purifie tout.

Mais toute l'eau des rivières, des fleuves, des océans ne saurait effacer la honte des bagnes nazis.

*Texte et photos de P. VALS.*



ELLES ONT ENCORE, SUR LE DOS, LA CROIX DES DEPORTEES.

# IMPRESSIONS D'ALLEMAGNE

par Alexandre ARNOUX

Stuttgart, mai.

L'AUTRE soir nous franchissions le Rhin, à Kehl, sur le pont de bateaux. La nuit tombait ; des cyclistes rapportaient des gerbes de lilas en Alsace ; un gendarme corrézien, on l'entendait à son accent, surveillait le trafic du Grand-Duché de Bade. Vergers en fleurs, pruniers, pommiers, cerisiers, glycines tortueuses, aux grappes énormes ; cigognes sur les cheminées ; route déserte ; villages à pignons, à armatures de poutrelles, à blocages peints de ces couleurs tendres et un peu nauséuses qu'aime l'Allemagne, roses fades, bleus, mauves et violets d'une sentimentalité, si j'ose dire, dégradée. Personne ; deux fortes femmes à tignasse fauve, bravant le couvre-feu, bavardant à une fontaine, à la croisée des chemins. Nous filons vers le nord, ayant la Forêt Noire à droite, où se livrent les dernières escarmouches de déblayage et, à gauche, le Rhin pacifié et le clair de lune. Parfois, une rangée de fortins gazonnés, une carcasse de pont métallique sabordé, masse épineuse, hargneusement pointée vers le zénith, et, suspendue au remblai, une locomotive culbutée, des wagons en déconfiture. Puis les vergers, les glycines, les tilleuls. A Rastatt, où les S.S. se défendirent avec acharnement, les ténèbres nous dérobent les décombres dont nous n'apercevons que ce que nous révèlent les phares, des morceaux découpés et brefs de désolation. Nous entrons en aveugles à Carlsruhe.

De cette grande ville, il ne reste que des lambeaux et de la pierraille. Sauf le quartier épargné, le quartier riche, où nous avons dormi (les faubourgs pauvres, usiniers, ouvriers constituent de plus profitables cibles que les rues oisives, stériles), et quelques îlots du centre, quelques rubans de pourtour, on n'y trouve que des débris solennels, déjà nettoyés, empilés, soumis à on ne sait quelles ordonnances de voirie de cauchemar, d'une diabolique et stricte rigueur. Des femmes vont aux provisions, aux rares boutiques ouvertes, miraculeusement sauvées ou étayées de madriers, cloisonnées de planches. Des Russes circulent, que l'on reconnaît à leurs brassards rouges, des soldats français, des Marocains à turbans blancs ou jaunes. Un square étonne comme une oasis, avec son marronnier à girandoles, ses érables pourpres, ses pelouses, son bassin intact ; un hôtel particulier marqué par la Providence triomphe insolentement dans la catastrophe avec sa magnifique glycine blanche. Au centre, près de la pyramide noire qui commémore l'ignorer qui ou quoi, un palais effondré fait une cascade de blocs de grès rose ; plus loin se dresse une colonne que les cataclysmes n'ont pas ébranlée, qui domine le saccage avec une hauteur indifférente. Une motocyclette entortillée sur elle-même et un aigle empaillé, fracassé et déplumé par l'événement, composent, au milieu des parpaings détrônés et des briques en miettes, un tableau où l'on cherche la volonté de symbole du hasard. La longue perspective de la rue arasée aboutit à un clocher qui répond à la colonne.

A Stuttgart, même spectacle, en plus vaste ; on

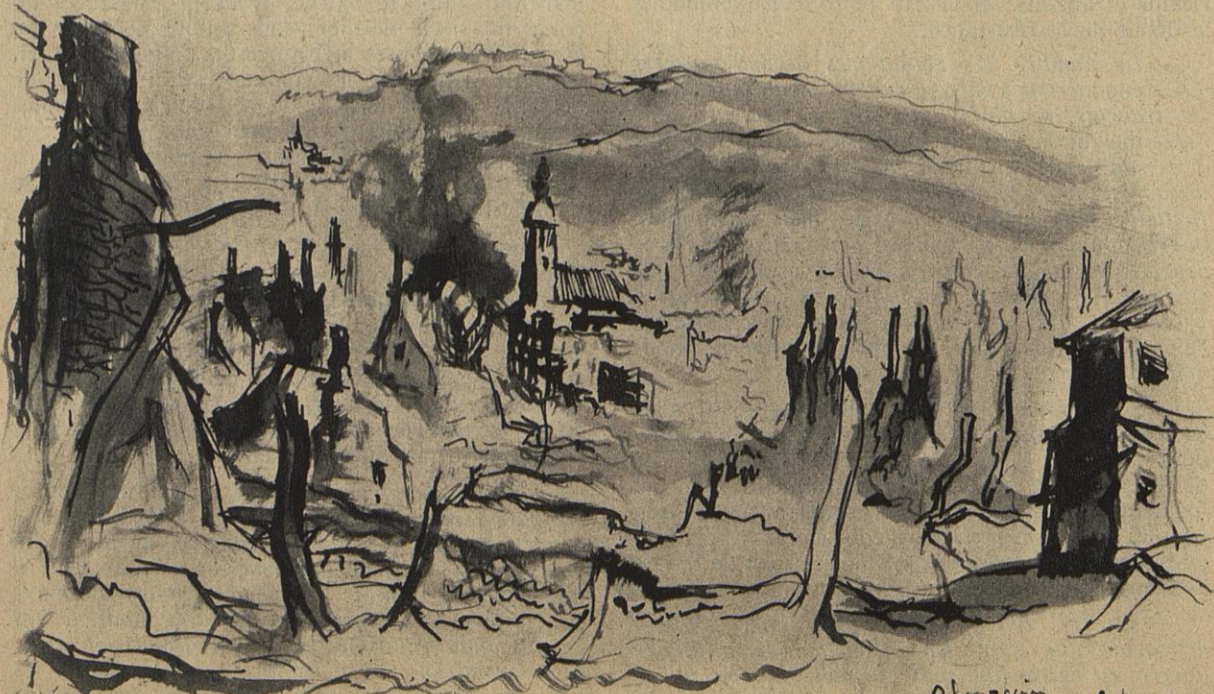
se perd au cœur de ce dédale de moellons et de rognures minérales. La gare, le château, la bibliothèque ne cachent rien de leurs entrailles aux passants. Sur une place, des soldats à béret, à la silhouette basque, jouent au ballon. La clique sonne ; *Sambre-et-Meuse* retentit au carrefour ; quelques gamins joufflus et blonds, aux cheveux de soie grège, coiffés de bonnets pointus de laine, rouges ou verts, emboitent le pas ; l'Allemand ne résiste pas au défilé, même ennemi, à la parade militaire. Des milliers de civils, réquisitionnés par le maire, nettoient une esplanade pour la revue qui aura lieu dans deux ou trois jours. De tous poils, de tous acabits, de toutes classes, ils travaillent avec une minutie scrupuleuse, sauf les bourgeois, ceux qui portent des jambières de cuir et un chapeau orné d'une sorte de blaireau à barbe ; ceux-là n'ont pas l'habitude de la pelle, de la pioche, de la résignation à la défaite ; ils ont des conciliabules, des regards en dessous ; ils ne savent pas cracher dans leurs mains ; ils se sentent empruntés. Cependant, sauf quelques sursauts et quelques molles impatiences, eux aussi ils mettent une certaine application à l'ouvrage ; ils ont, en bons membres de la communauté germanique, le sens de la netteté ménagère, de l'urbanisme ; nul peuple ne soigne mieux ses villes, ne leur tolère moins les zones lépreuses ; ils décailloutent et aplanissent avec conscience et satisfaction intime. Les troupes auront un beau terrain pour leur revue. Nos terrassiers sont connaisseurs de la matière et ils ont cette facilité à se plier au réel, aux faits, que j'admire sans l'envier. Personne, jugerait-on, ne les surveille. Les prisonniers français d'hier se promènent, cherchent de l'œil une terrasse de café où savourer la libération et la victoire. Je regagne ma chambre, au sommet du coteau qui domine la cité défunte, bien encadrée de hauteurs verdoyantes. La guerre n'a pas touché la Moerikestrasse où je loge et qui a le nom d'un poète grave et pathétique. D'une caserne, en contre-bas, monte un chant guttural, africain. Les trois couleurs flottent au vent du crépuscule. La petite cohue pressée qui entoure toujours les états-majors égale ce district qu'a protégé son immunité aristocratique. Sur mon guéridon je trouve une plaquette de vers, publiés à compte d'auteur par le père sans doute, d'après la date, de mon hôte. Je ne la lirai pas. Stuttgart ne possède plus d'électricité. A travers les carreaux m'éclaire, à peine, la lune, veilleuse des capitales trépassées.

Après de Pforzheim, ni Carlsruhe ni Stuttgart ne comptent. Cette ville industrielle possédait d'importants ateliers d'horlogerie transformés, pendant la guerre, en fabrique de fusées. Objectif tentant pour l'aviation. On y arrive, abandonnant l'autostrade bouleversée, le fracassement des nœuds ferroviaires, par un itinéraire charmant et paisible à travers les prairies, les vergers, les collines et les bois noirs. Pas de trace, le long de ce chemin, de la bagarre européenne ; on l'oublie ; d'heureux villages préservés, où a passé en trombe l'avance française, n'en gardent pas le souvenir. Et l'on débouche soudain sur le cirque que rem-

plit ce que fut Pforzheim. Vision infernale. La colère du Ciel frappant Sodome et Gomorrhe, nivelant et dévorant tout. Un monceau — non, pas un monceau, ce mot évoque une élévation — un champ plutôt, une cuvette de décombres, une pulvérisation de ruines gothiques ; les ruines ont toujours un air gothique, surtout en Allemagne. Le pont de la rivière, étrangement disloqué et contourné, dessine une ellipse baroque, cahotée, un gonflement rompu d'explosion. Aux faces des façades, les habitants ont écrit à la craie, ceux du moins qui ont échappé à la calamité, leur adresse de refuge. Des bicyclettes flambées et ondulées gisent ; deux petites filles en bleu, au plus noir de la désolation, assises dans les gravois, font des bouquets de fleurettes bleues. Quelques hommes aux visages stupéfiés déblaient. L'église a craché son toit vert-de-gris, crevassé et gondolé, par morceaux, loin d'elle, et ses ogives brisées s'accrochent au vide. Un Français d'un Kommando des environs nous raconte la tragédie, la plus brève et la plus terrible que l'on puisse rêver, la plus méthodiquement implacable. Elle a duré exactement vingt-deux minutes. Une nuée de bombardiers lourds américains lâchant leurs crottes, avec une précision mathématique. Tempête continue d'explosions, torrent de feu, surprise abrupte. Les gens n'ont pas eu le temps d'avoir peur. Vingt-deux minutes, trente mille morts et l'écrasement total. Ironie du sort, pendant que j'écoute ce récit du témoin, je déchiffre machinalement au battant d'une porte en dentelles une plaque de cuivre : Docteur X..., homéopathe. Les nazis guériront-ils ?

Au milieu de ce décor d'Apocalypse, une colonne de prisonniers récoltés parmi les armées en charpie et rassemblés. Troupeau hâve, avec les barbes hirsutes des jours de fuite, fourbu, sans courage. Cinq ou six mille, écroulés et consentants, gardés par une auto-mitrailleuse et quelques gnomes marocains aux visages foncés et graves, vêtus de djellabas, manteaux bruns de berger à capuchon. Un de leurs sous-officiers à cheval à des boucles d'oreille d'argent ; ce détail me frappe, je me demande pourquoi ; le métal blanc étincelle, seul rayon de cette grisaille moutonnante d'hommes, de ces lugubres éboulis ténébreux. Le cortège interminable houle passivement. Des femmes, des enfants, des civils, vieillards pour la plupart, les suivent des yeux. Un captif parfois, à la volée, lance son nom, son village, sa rue, afin qu'on avertisse sa femme ou ses parents, qu'il a garé sa peau, qu'il reviendra. Un des spectateurs note les indications. Décomposition d'un pays puissant, d'un régime cruellement orgueilleux, d'une armée qui se jugeait invincible. J'observe ce cortège de lendemain de rafle. Beaucoup, parmi ces soldats désarmés, n'ont aucune expression traduisible ; leur baluchon sur l'épaule, ils clopinent, dociles au destin, trop récemment frappés encore pour réagir ; d'autres montrent des bobines presque joviales, ils ont abordé un havre inconfortable, sans gloire mais sûr ; certains ont même fleuri leur désastre d'une branche de pommier, d'une touffe de lilas ou de glycine. Toute la gamme des types, du tondu hilare au notable consterné, du ramas de panique au soldat battu, soumis honorablement au hasard des batailles. Un d'entre eux m'attache, un officier à cheveux poivre et sel, un intellectuel évidemment, grand, bien découpé, élégant, et il a du mérite à le demeurer dans ce sordide piétinement, avec une figure austère et fine, telle qu'on en voit aux romantiques d'avant le Grand Reich. Il n'a pas dépoillé sa dignité ; il refuse de voir, de s'abaisser, de livrer sa pensée secrète. Il m'intrigue étrangement. Un fanatique de l'hitlérisme, un résistant de tout son cerveau et de toute son âme, un méditateur de redressement et de revanche, un fondateur, au delà de cette heure, en dépit des dieux, du mythe hitlérien ? Ou bien un adversaire, au moins latent, de l'idéologie et de l'organisation vaincues, mais qui ne consent point à le manifester dans l'effondrement de sa patrie, qui accepte stoïquement et sauve la face ? Il disparaît au tournant ; les bergers de la horde hâtent quelques trainards. Une autre auto-mitrailleuse clôt la marche, en serre-file. Le bruit des pas de la colonne s'éteint ; on n'entend plus que l'eau de la rivière ; Pforzheim retrouve son désert de silence, de logis pilonnés, de calcination. Nul ne parle, ni la femme, ni l'enfant, ni le vieillard. Quels mots prononceraient-ils ? Leurs regards, dilatés cependant, ne se laissent pas saisir. Ont-ils compris ? Repoussent-ils l'évidence ? Quel souvenir, au sein de cette stupeur, de ce demi-coma, de ce choc opératoire, germe-t-il en eux ?

Nous partons. Je ne me retournerai pas ; je ne veux pas être changé en statue de sel.







Alors qu'Américains et Russes se trouvaient encore à cent kilomètres de la capitale, Prague s'insurgea. Résistants tchèques et travailleurs étrangers coururent aux barricades.



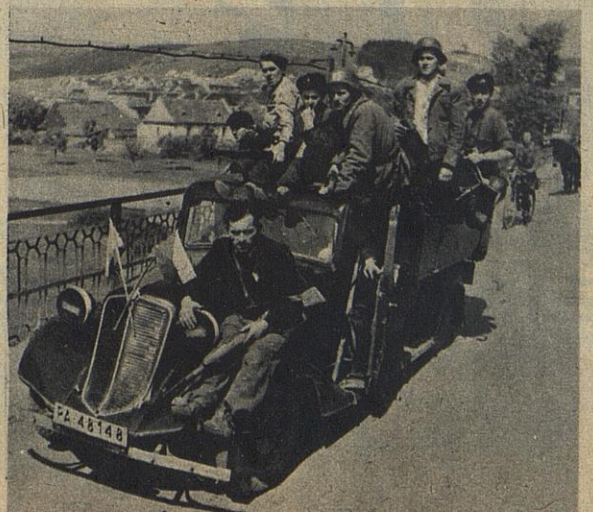
Une lutte farouche s'engagea, meurtrière. Sous le commandement du général Kutlavca, les insurgés, bien que manquant d'armes lourdes, réussirent à mettre les nazis en échec.

## PRAGUE S'EST LIBÉRÉE COMME PARIS



Le 7 mai, la Luftwaffe, pour venger les échecs des troupes à terre, entreprit de bombarder Prague. Dans la nuit du 8 au 9, la bataille redoubla de violence. Mais à l'aube du 9, les patriotes tchèques avaient la situation bien en main.

Le 15 mars 1939, les armées d'Hitler entraient à Prague. Le 10 mai 1945, elles en sortaient les bras en l'air, prisonnières. Au signal de l'approche des forces russes à l'Est et des forces américaines à l'Ouest, les patriotes tchèques s'étaient soulevés, unanimes, pour libérer eux-mêmes leur capitale du joug allemand. A l'annonce de cette insurrection, le monde eut l'impression de se retrouver neuf mois en arrière, à l'écoute de la libération de Paris. On sait que les nazis durent finalement s'avouer vaincus. Ce reportage, pris sur le vif, donnera une juste idée de ce que furent, et la victoire éclatante de nos amis tchèques, et la défaite totale de leurs bourreaux.



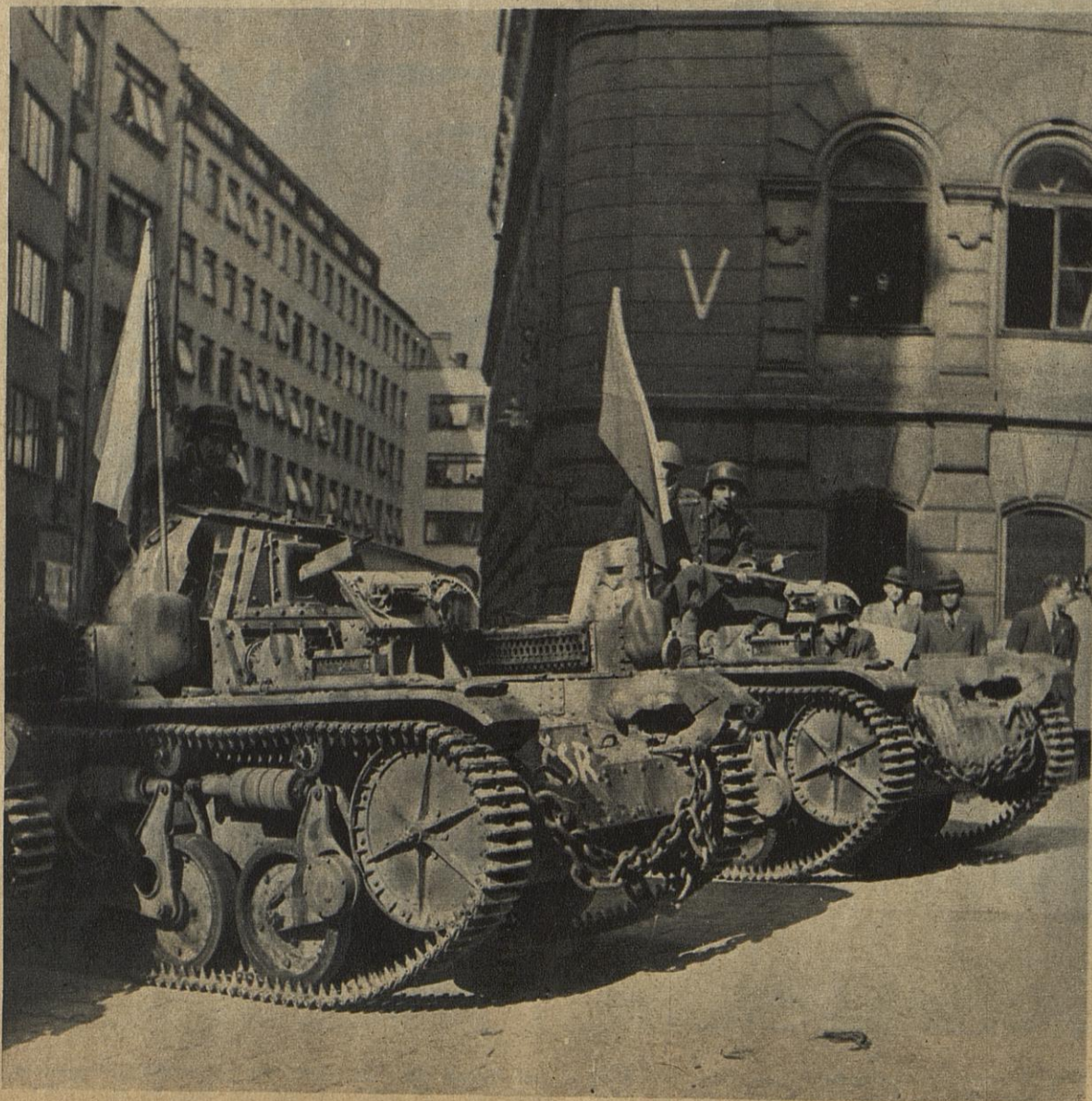
...Et Prague vécut des scènes qui rappelaient étrangement celles de la glorieuse libération de Paris en août 1944.



PRAGUE (suite et fin)



AVEC DES CARLINGUES DE STUKAS  
LES TCHÈQUES FIRENT DES BARRICADES...  
*...et défendirent celles-ci avec des tanks pris aux nazis*



ILS AVAIENT CRU RESTER LA



Images de la déroute. Après la libération de Prague, des civils allemands sont internés non loin de Pilsen. C'est un peu leur tour.



Pour ne pas tomber prisonniers aux mains des Russes, ces blessés ont commencé de marcher vers l'Ouest, à la rencontre des Américains.



Ce n'est plus comme au temps des revendications des Sudètes ! On pouvait alors tout se permettre. Maintenant, il faut tout subir.

# JUSQU'À LA FIN DES SIÈCLES!



Le 12<sup>e</sup> corps allemand a capitulé. Un à un, les soldats nazis viennent jeter leurs armes. Le tas de fusils qui ne tuent plus grossit vite



Etrange cohorte. Devant l'avance russe et la révolte de Prague les gens de la Wehrmacht essaient de s'enfuir avec leur famille...



Celui-ci n'en peut plus. Hitler l'a trop fait marcher depuis six ans : Et il préfère dormir pour ne pas voir ce qui se passe à ses côtés.



SANS ATTENDRE LA FIN DE LA LUTTE  
DES FRANÇAIS PRIRENT LA ROUTE...  
*...prisonniers, déportés ou requis du S.T.O. soudain libérés*



# RÉVOLUTION SPIRITUELLE

par A. CHAMPETIER DE RIBES

**P**ARIS a fêté la Victoire dans le recueillement, plus encore que dans la joie.

A l'allégresse de la grandeur retrouvée se mêlait le souvenir de nos morts, de ceux de 40, de ceux du maquis et des camps, de tous ceux qui, ayant tout donné, n'ont pas vu le jour de la Résurrection.

A la joie du triomphe de nos armes, se mêlait la pensée du martyr de nos prisonniers et de nos déportés, de ceux qui sont revenus des cercles de l'enfer, de ceux que nous attendons, de ceux qui ne reviendront pas.

Dans la foule, qui, devant l'Arc-de-Triomphe, écoutait la voix du général de Gaulle, il y avait plus d'émotion que d'exubérance, plus de larmes que de cris joyeux. Et c'était bien ainsi.

Maintenant que les pavés ont quitté nos fenêtres, pour que nos martyrs ne soient pas morts en vain, survivants que nous sommes, nous aimant mieux d'avoir pleuré ensemble, travaillons à construire la Cité nouvelle.



Tout le monde parle de « Révolution », les uns parce qu'ils la veulent, les autres parce qu'ils la craignent. Comment les uns et les autres ne se rendent-ils pas compte, que nous le voulions ou non, que nous assistons à la plus formidable révolution qui se soit accomplie depuis l'ère chrétienne, à un bouleversement qui n'a de comparable que l'écroulement du monde romain, et que la question qui se pose est celle de savoir si, sur les ruines de la vieille civilisation dont nous étions si fiers et dont nous avons fait un si mauvais usage, nous serons capables de reconstruire.

Que la folie satanique d'un Hitler ait précipité les événements et déchaîné la catastrophe, où a failli sombrer la civilisation européenne, cela n'est pas contestable, et je me garderai bien de minimiser sa responsabilité personnelle dans les crimes qui ont déshonoré le Reich allemand, mais le monstre n'est-il pas lui-même le produit fatal de la corruption, qui, de chute en chute, ramenait le monde se prétendant civilisé à une barbarie plus abjecte d'être plus scientifique ? Et cette corruption n'a-t-elle pas commencé le jour où l'orgueil humain a oublié qu'il ne pouvait y avoir de perfectionnement humain sans perfectionnement spirituel et a confondu les conquêtes de la technique avec le véritable progrès.

Nous étions fiers des conquêtes de la science et de la technique et, parce que l'esprit n'a pas su dominer la matière, nous sommes devenus les esclaves de la machine et nous avons créé le prolétariat.

Nous étions fiers des progrès accomplis dans la rapidité des communications et dans les procédés de propagande, nous avons inventé la télégraphie sans fil et le cinéma. Le monde est devenu tout petit et les peuples se sont étrangement rapprochés, mais, parce que nous n'avons pas su pratiquer la fraternité, le monde n'a jamais été aussi divisé et les peuples se sont détestés davantage.

Nous étions fiers des conquêtes acquises dans l'industrie physique et dans l'industrie chimique et, parce qu'elles ne se sont pas accompagnées des mêmes progrès dans l'ordre intellectuel et moral, nous avons utilisé ces conquêtes pour construire des canons, des avions et des tanks, pour inventer hier les gaz asphyxiants et les bombes volantes, demain peut-être des procédés de désagrégation de la matière et pour tuer plus sûrement les femmes et les enfants dans les villes ouvertes.

Le monde désaxé, le monde devenu fou, n'a inventé que pour massacrer et n'a construit que pour détruire.

Et nous appelions cela le progrès et la civilisation.

L'orgueil humain a cru pouvoir élever jusqu'au ciel une gigantesque tour de Babel, elle s'est écroulée dans le fracas des bombardements.

Déjà en 1918, après la première guerre mondiale, un poète écrivait : « L'oscillation du navire a été si forte que toutes les lampes ont été renversées. C'est à nous de retrouver la direction

perdue et quelques-unes de ces lois éternelles, sans lesquelles les nations et les races disparaissent.

Et Keyserling écrivait en 1933 : « Le problème de la pacification du monde n'est pas un problème extérieur, mais un problème de vie intérieure, si jamais il en fût... Le seul plan sur lequel une entente durable paraisse possible... qui seul pourrait sauver le monde d'une catastrophe nouvelle et cette fois probablement fatale, est naturellement d'ordre spirituel. Il correspondrait à ce que fut au moyen âge la « Chrétienté ».

La leçon n'a pas suffi en 1918 puisqu'Hitler a été possible et que le monde n'a pas évité une nouvelle catastrophe.

Si elle n'a pas été fatale, c'est qu'une fois de plus le sabre a été vaincu par l'esprit. Avons-nous compris cette fois que le problème de la pacification et de la reconstruction du monde est avant tout un problème spirituel ?

Problème spirituel aussi, celui de décider à quelles conditions pourront être admis dans la nouvelle organisation internationale les États, dont le plan de Dumbarton dit seulement qu'ils devront être « épris de paix ».

Problème spirituel, dans l'ordre intérieur, celui du respect jeunesse allemande, infectée d'hitlérisme.

Problème spirituel, celui de l'élimination de ce qui reste de nazisme et d'esprit totalitaire dans toutes les nations du monde.

Problème spirituel, celui de décider à quelles conditions pourront être admis dans la nouvelle organisation internationale les États, dont le plan de Dumbarton dit seulement qu'ils devront être « épris de paix ».

Problème spirituel, aussi dans l'ordre intérieur, celui du respect de la justice sans laquelle il n'est pas d'ordre possible.

Problème spirituel celui de la conciliation nécessaire entre l'autorité de l'État et la liberté individuelle, entre l'égalité des hommes devant la loi et les hiérarchies inévitables.

Problèmes spirituels, celui de l'établissement d'un régime de véritable fraternité, celui du frein et de l'esprit sur la matière, du travail sur le capital, de la responsabilité personnelle sur l'appareil anonyme, du service social sur le profit individuel, de la personne humaine sur la collectivité.

Problème spirituel, dans l'ordre international comme dans l'ordre intérieur, celui des rapports de la politique et de la morale, car il n'y a qu'une morale pour les peuples comme pour les individus, pour l'honneur public comme pour l'homme privé.

Problème spirituel, celui de la formation des élites, à qui incombera le rôle glorieux de guider les peuples vers un avenir de liberté, d'égalité et de fraternité, qui seul justifiera aux yeux de l'humanité future les souffrances du temps présent.

Dans cette entreprise grandiose, qui seule peut sauver le monde et qui le sauvera, le peuple de France doit être au premier rang.

Nous le devons à notre histoire qui est celle d'une grande aventure spirituelle, depuis celle de Clovis, de Geneviève, des croisades, de Jeanne d'Arc, de 93 et de 1914, jusqu'à celle du maquis et de la Résistance.

Le peuple de France, celui qui a dit « non » à l'oppresser et à ses complices, celui qui a répondu à l'appel du général de Gaulle, qui, dans la servitude, a appris à aimer la Liberté et qui a préféré l'honneur à la vie, le peuple de France n'a pas dégénéré depuis Jeanne.

« Celui, disait Péguy, qui ne rend pas une place peut être tant républicain qu'il voudra et tant laïque qu'il voudra. J'accorde même qu'il soit libre penseur. Il n'en sera pas moins un petit cousin de Jeanne d'Arc. »

Et Bernanos ne disait pas autre chose, quand il écrivait : « On n'arrêtera pas ce peuple en marche vers son rêve inapaisé de liberté, d'égalité et de fraternité, qui, même sécularisé, restera toujours l'éternelle aspiration de la France chrétienne. »

La semaine prochaine : **MARC RUCART**

# CAEN

VILLE DE DOULEUR

AUTOUR D'UNE RUE SANS NOM

par André RENAUDIN

**R**UINES intégrales, entre des murs verticaux et parallèles. Parfois une façade, toute droite d'apparence, n'est qu'un trompe-l'œil. Le plus souvent, ce sont des pyramides inégales de gravats. Des fers de béton crevé émergent comme autant de moignons.

Quartiers que les machines de l'homme ont délimités entre les sillons des voies publiques dégagées. Mais paysage de mort sans autre horizon que le sien propre. Il s'étend jusqu'au moment où, par delà l'hôtel de ville écroulé et l'église Saint-Pierre, dépourvue de sa flèche abattue, apparaîtront des masses de maisons partielles.

Dans le chaos, les pierres sont retournées à leur état de nature. Mais la propriété s'affirme encore sur les écriteaux qui désignent les raisons sociales des magasins disparus.

Près d'un an après la chute de ses murailles, et dix mois après sa libération, le 9 juillet 1944, la ville de Caen est toujours gisante sur son pourrissoir kilométrique.

\*\*\*

Images de juin 1944 :

Dans ce pays à lait de la plaine de Caen, il n'y avait plus de lait. Le bétail avait péri. Les fermiers, à pied, sous la mitraille, venaient à Caen. Ils y cherchaient, avec l'obstination patiente de ceux qui ont besoin, ...du lait condensé pour leurs enfants.

Dans la ville, il n'y avait plus de farine. Il n'y avait plus d'argent. Toutes les banques avaient été détruites ou endommagées. Le caissier de la Banque de France gisait sous les décombres. Avec les clefs.

On avait, en ce début, récupéré quarante cercueils pour les quarante premiers morts. Les autres, on les a enterrés, en de grandes fosses communes, avec une étiquette en zinc et un numéro.

Seuls, les chiens, affamés, savaient où étaient les cadavres... Le préfet demanda des munitions pour faire tuer les chiens.



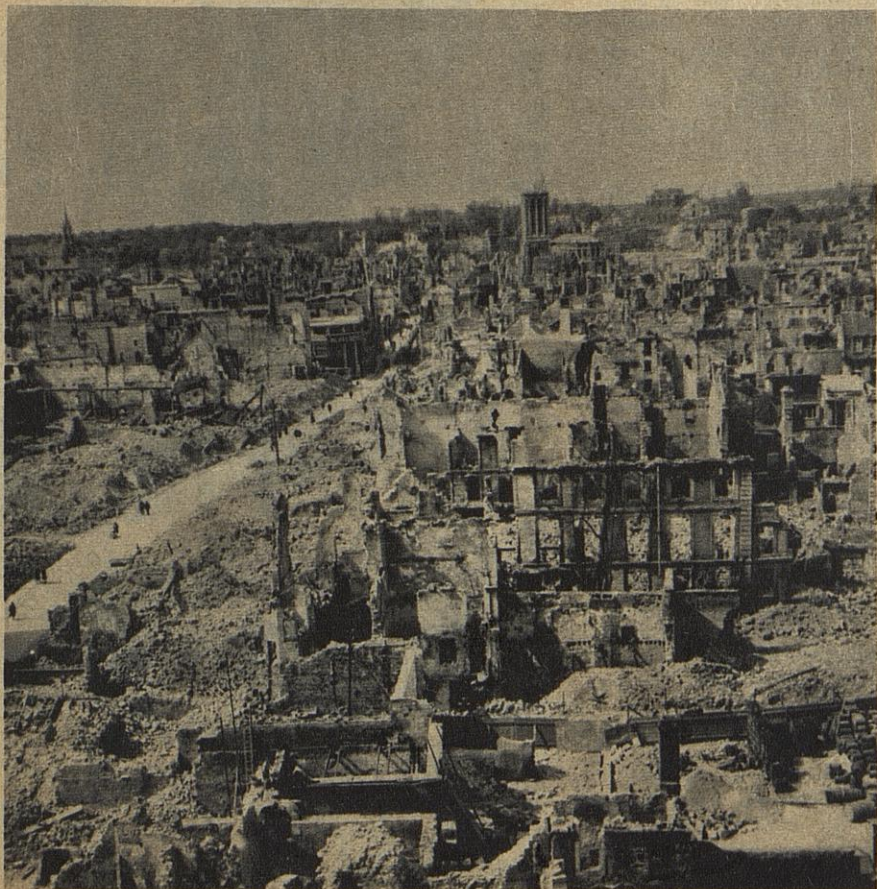
LA RUE SAINT-JEAN ET SON EGLISE DONNENT D'ENTREE AU VISITEUR UNE IDEE DES SOUFFRANCES ENDUREES PAR CAEN.

Le temps a passé. On a relevé bien des morts. Deux mille environ. Chiffre officiel bien faible pour une ville qui, pendant soixante-cinq jours, a fait les frais de la bataille, sous le feu convergent des pièces de marine et des escadrilles de bombardiers.

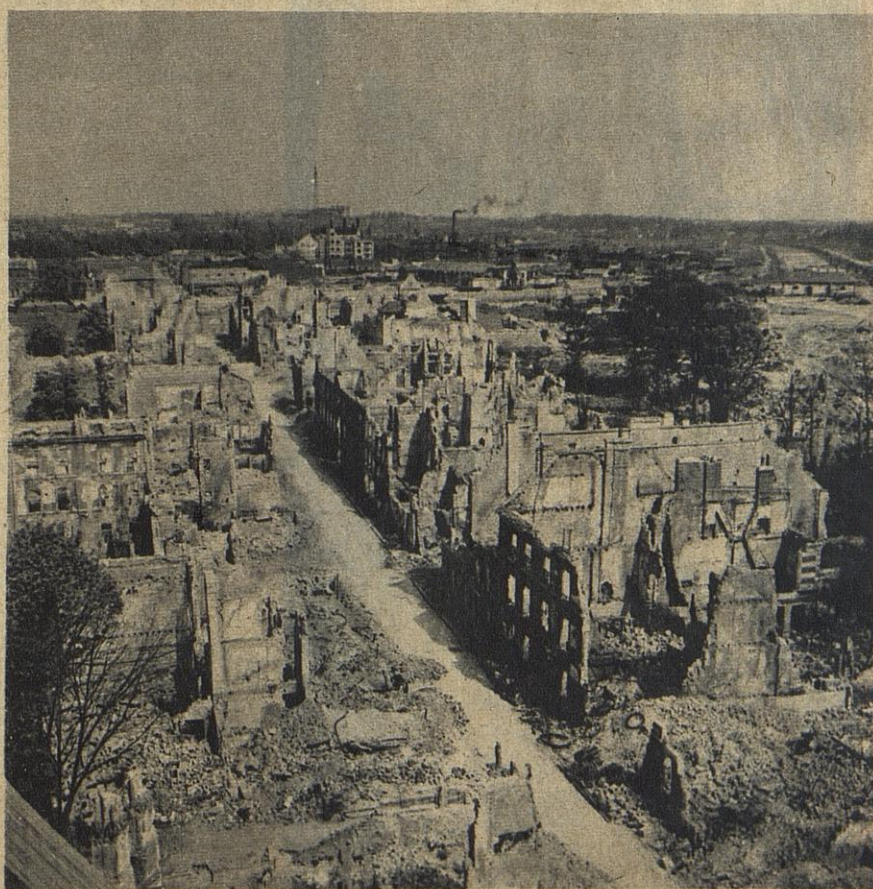
M. Yves Guillou, maire de Caen, nous dit ce que fut cette bataille : « Interminable ! Nous entendions le choc des chars, choc tout proche. Nous espérions, chaque jour, la délivrance. Mais les troupes anglaises reculaient après chaque avance. Nous ne savions pas que ce recul était ordonné. Il avait pour but d'attirer et de retenir à Caen et dans la plaine le maximum de divisions allemandes afin d'opérer leur destruction. »

Caen a donc été une « ville-charnière ». Et elle est

devenue un charnier. Les scènes de cauchemar y ont engendré l'épouvante, le dénuement, la souffrance et la folie. Dix-sept mille personnes y sont demeurées tremblantes dans la fumée jaunâtre des incendies. Elles se sont sauvées malgré tout. Le 7 juin, un message à l'état-major anglais avait été rédigé par l'adjoint au maire, demeuré à son poste, M. J. Poirier. Il indiquait les lieux d'asile : « Lycée Malherbe », où les blessés étaient couchés sur les tables de marbre du splendide réfectoire, « Bon Sauveur » et « Quartier Saint-Etienne ». Aucune bombe ne devait tomber sur les emplacements indiqués. Mais le canon fut aveugle. L'établissement du Bon Sauveur reçut, en définitive, plus de 200 obus ; le lycée Malherbe 57 et l'église Saint-Etienne 19. Et sur un bilan



TOUJOURS RUE SAINT-JEAN. A PERTE DE VUE, C'EST UN GIGANTESQUE AMAS DE RUINES.



LA RUE DES CARMES VUE DE L'EGLISE SAINT-JEAN, UNE RUE SILENCIEUSE, UNE RUE MORTE...

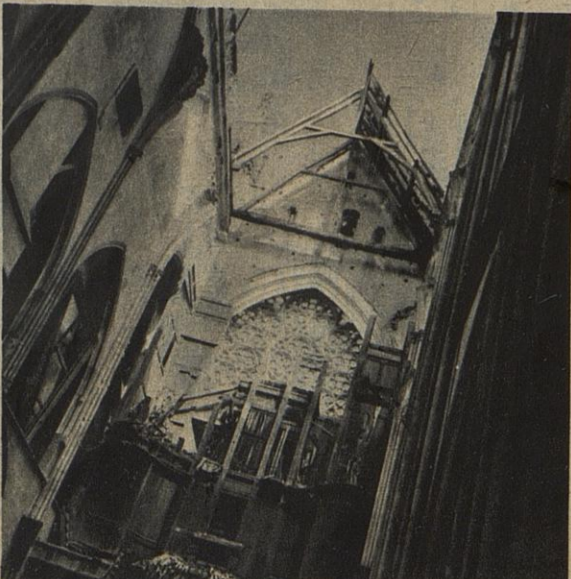




ICI FUT NAGUERE LE CŒUR DE CAEN, VILLE DE FRANCE QUI VIVAIT HEUREUSE... IL Y AVAIT LA LA BOURSE (HOTEL D'ESCOVILLE, A DROITE). L'EGLISE SAINT-PIERRE, DUREMENT TOUCHEE, ELLE AUSSI, APPARAÎT AU MILIEU DU CHAOS COMME LA GARDIENNE D'UN MONDE EN RUINES.



UN DETAIL SAISSANT DE L'HOTEL D'ESCOVILLE (LA BOURSE).



L'EGLISE SAINT-PIERRE A ETE QUASIMENT EVENTREE...

ultérieur de 50 morts et de 100 blessés, le risque était si grand que les habitants rescapés furent des « miraculés ».

Tant de souffrances, si elles ont été adoucies, n'ont été payées jusqu'ici par aucun régime extraordinaire d'assistance, malgré les libéralités d'Edimbourg et les distributions de l'Entraide française. La tâche était hors des moyens.

Caen comptait, avant la guerre, 65.000 habitants pour 15.000 immeubles, ce qui donne le climat de cette ville bourgeoise, faite de vieux hôtels aux fenêtres hautes comme des lucarnes. Il y avait de l'aisance dans la plupart de ces maisons aux volets épais. 9.000 logis, soit 60 %, ont été détruits et rasés. 5.000, soit 35,5 %, ont été éborgnés, percés, ébranlés, tout en subsistant. 1.000, soit 5 %, sont à peu près intacts.

Et quarante-cinq mille Caennais se sont réfugiés dans 4.000 maisons. Près d'un an après la date de leur malheur, ils ne sont pas tous à l'abri de la pluie, ni du vent, ni du froid, ni de l'humidité, faute de toits et de vitrages suffisants.

— Ils ne possèdent que le vêtement qu'ils portent, quand il n'est pas d'emprunt, nous dit-on.

On leur a réparti une chemise, du linge de corps, un complet ou une robe, quelques meubles de bois blanc.

— Les Caennais sont facilement reconnaissables. Ils ont un uniforme. Veston de sport et pantalon gris clair.

Et 45.000 habitants pour mille maisons intactes ! Quelle proportion ! Jadis, en France, on estimait qu'un ménage se comptait au foyer. A Caen, à Rouen et dans toutes les villes blessées, il y a plusieurs ménages — et quelquefois six ou sept — pour un seul foyer. Et parfois, cinq, six, huit personnes dans une même chambre, sans vitre, et de surcroît largement aérée par le toit. L'électricité est revenue depuis février. En avril, le gaz n'est pas encore distribué, faute de canalisations.

Misère sociale ! Elle a été, cet hiver, à son maximum.

— Des sinistrés se sont logés dans les écuries du champ de courses, nous dit M. Garnier. Chaque box était réservé à une famille entassée. Lors de l'inondation de l'Orne, en janvier, quelques-uns ont persisté. Les lits ont été exhaussés sur des pierres.

On s'est abrité dans les garages. On continue à camper dans les caves du lycée Malherbe. Le centre d'ac-



UNE VUE PANORAMIQUE RUE DES TEINTURIERS... SOMMES-NOUS DANS QUELQUE VILLAGE AU LENDEMAIN D'UN SEISME?... NON, MAIS A CAEN TOUJOURS, GRANDE VILLE FRANÇAISE QUE LES OBUS, LES BOMBES ONT TORTUREE JUSQU' AUX MOELLES, SANS PITIE, SANS MERCI...

cueil de l'établissement a disparu depuis peu, mais les malheureux s'étaient attachés à leur gîte. Pour les contraindre à en partir, on dut fixer, au prix de 3 francs par nuit, la location d'une... pailleasse.

On doit loger les ouvriers venus de l'extérieur en renforts nécessaires. Cinq cents à l'hôpital Saint-Louis. On compte sur trois mille. Le travail les attend.

Et comment se défendre de la pluie normande, insidieuse et persistante, quand la toiture est crevée en maints endroits et que l'eau dégouline entre les ardoises sur les pentes à demi aériennes des toits « soufflés ». On laisse filtrer. On laisse couler. On se gare à l'étage inférieur ou au rez-de-chaussée avec un plancher pour toit supérieur.

— J'ai vu dix-huit seaux et récipients dans une seule pièce ! déclare un enquêteur du service des logements.

Quand les seaux ne sont pas percés en un point !

Sous un toit d'appentis dont il ne reste que les lattes, une bâche, clouée aux quatre coins d'un plafond crevé et affaissé, faisait office de gargouille afin de capter les eaux. Elle aboutissait à une lessiveuse transformée en réservoir.

M. Gosset témoigne que, pendant cet automne pluvieux, il n'y avait pas trois maisons sur dix qui fussent couvertes.

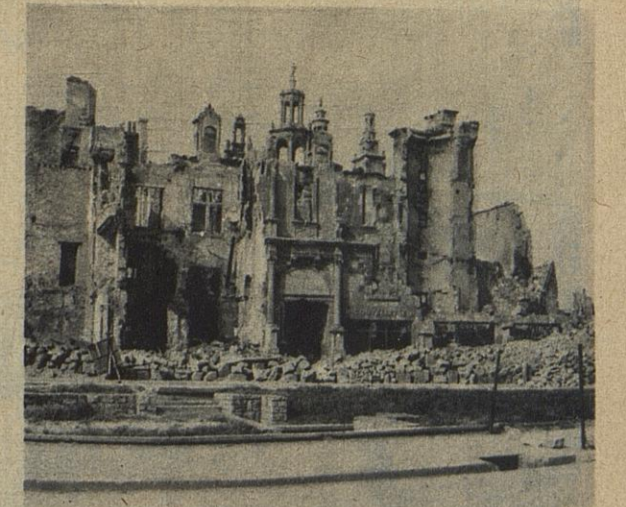
— On mettait un parapluie sur le lit. On se garait dessous, comme on pouvait.

Dans un atelier d'imprimerie, on a vu « pêcher des cadrats avec une pince ». On travaillait sur caillottes improvisés et le typo avait un carton sur la tête pour abriter la main et le composteur.

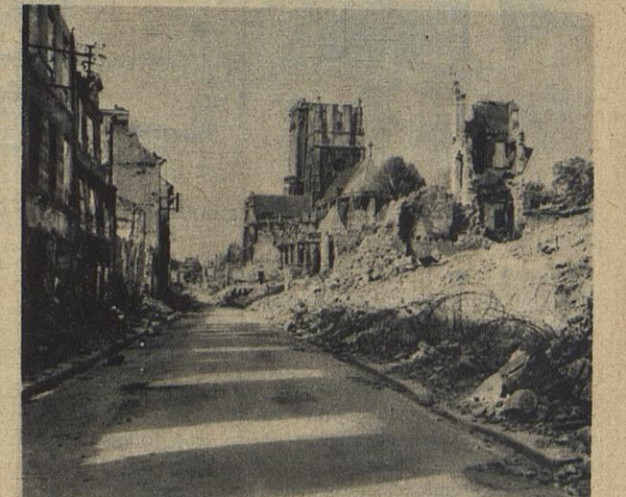
C'est le sort général de Caen. Soixante-dix pour cent des maisons ont reçu des éclats d'obus de 75 ou de 77. Car les Allemands ont, eux aussi, bombardé la ville, à leur tour. Rien d'étonnant à ce que les toitures eussent été « en l'air » et que, jusqu'en novembre, on eût manqué d'ardoises.

Qu'a-t-on fait pour tant de malheurs ?

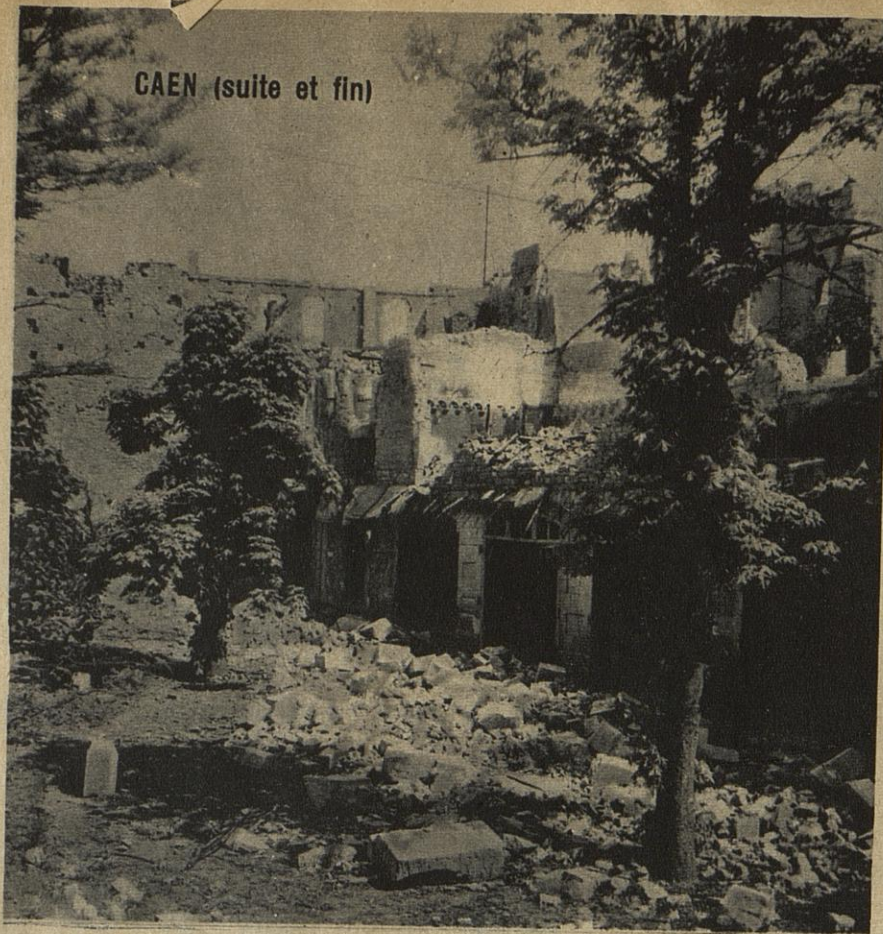
Le maire de Caen déclare que deux mille maisons ont été entachées de réparations partielles. Depuis décembre, la Ville reçoit, chaque mois, et au prix de quels efforts



VOICI LA BOURSE, VUE DE FACE, ATROCEMENT MUTILEE



ENCORE LA RUE DES CARMES. AU FOND, L'EGLISE SAINT-JEAN



CAEN (suite et fin)

C'ETAIT LA, NAGUERE, UN ENDROIT CHARMANT, REPOSANT : LE COUVEN DES URSULINES.

conjugés ! un train complet d'ardoises de 500 tonnes. Des couvreurs parisiens ont opéré. Les vitres ont manqué. Elles manquent encore. Elles viennent d'Aniche, par wagons. Et c'est le bois de démolition qui est récupéré.

Le chauffage ? 3.000 tonnes de charbon étaient bloquées dans le port. Il paraît qu'elles étaient réservées à la Production industrielle. Elles ont été là trop longtemps. La municipalité en a obtenu une part. Fin février, c'est-à-dire aux premiers beaux jours, 100 kg. ont été répartis par famille. Cela ne totalise jamais que 1.000 tonnes. Les Caennais se consolent peut-être en pensant que, depuis un mois, une usine à chaux en est pourvue ainsi que des laiteries et des cimenteries.

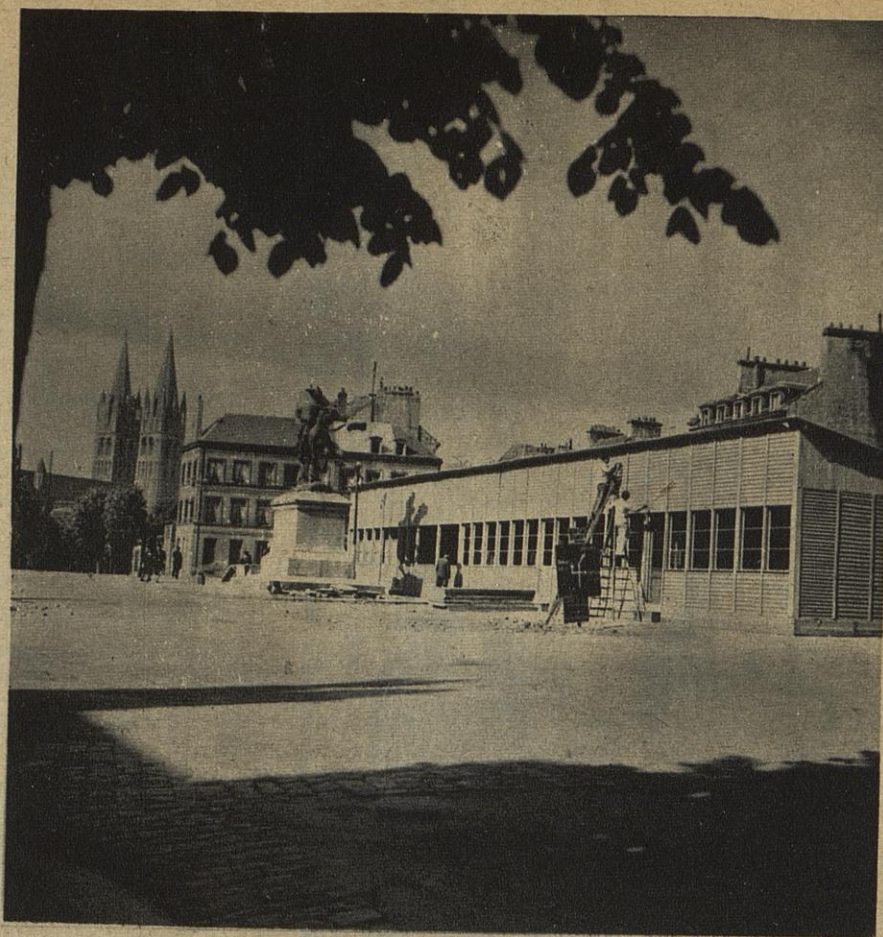
Se consoler ! Les Normands en ont grand besoin. Plus que d'autres, ils manquent de tout. Avec cette aggravation qu'il s'agit non seulement du principal mais de l'accessoire, bref de tout ce dont les maisons des ...autres sont nanties.

Écoutons les doléances exprimées à notre confrère, M. Adeline, du *Bonhomme Libre* :

— De la laine, s'il vous plaît. Tout nous a été volé.

— Du bois ! réclame un homme qui dit avoir à ses côtés deux enfants, l'un de 22 mois, l'autre de 9. Et c'est le chef d'un centre d'accueil, non loin de Caen.

— Je suis malade et couché depuis le 21 août 1944.



PLACE SAINT-MARTIN, ON EDIFIE DES BARAQUEMENTS PROVISOIRES POUR LES SANS-ABRI.

J'ai 70 ans. Il ne me reste plus à attendre que les quatre planches, s'il reste encore du bois pour en faire.

— Sept ans donnés à la France pour un grand empire colonial. Récompense : la crève, écrit un vieux blédard.

— On accorde un litre de pétrole pour deux ménages tous les six mois, soit huit jours d'éclairage pour une lampe pigeon, écrit-on, d'une campagne voisine.

Et un « loqueteux » conclut après avoir déclaré « Orthographe, connais pas » :

— Il vaut mieux mourir d'une balle dans la peau que de mourir lentement de faim et de froid !

\*\*\*

Pour le présent, cent immeubles sont en voie de refecton. Des baraquements en matériau de réemploi sont en construction. On y mettra les Administrations et l'on en récupérera la place. On bâtera avec du moellon aggloméré par de l'argile.

Puis ce sera le déblaiement. Il est prévu pendant une durée de deux ans. On commencera alors à construire. Autour d'une rue déjà existante, tracée artificiellement par les Caterpillar (pelleteuses) américaines.

En juillet 1944, Caen était une ville sans rues. Les pelleteuses ont déblayé les avenues. Elles ont aussi ouvert une voie nouvelle sur l'emplacement des cliniques écroulées. C'est la rue sans nom, légèrement incurvée en deux courbes arrondies. Elle relie le « château » écrasé à la gare en ruine. Là sera édifié, plus tard, le monument à la Victoire, par souscription entre les Alliés. Ce sera une voie triomphale, dans un avenir que l'espoir rend déjà plus glorieux, au cœur de cette ville qui fut « l'Athènes normande », et où souffla l'esprit de la vieille Université.

Songeons donc avec émotion à ces milliers d'habitants qui se réfugièrent, le 8 juin au soir, dans l'Abbaye aux Hommes devenue Basilique Saint-Etienne. Ils campaient là, dans la paille, femmes, enfants, vieillards. Certains étaient pieds nus et d'autres à peine couverts. Des objets de ménage étaient pendus aux grilles du chœur. Au large, les pièces de marine des cuirassés envoyaient des obus de 406 sur la ville, et l'on entendait le bruit sourd et menaçant du ...départ.

Alors, le vénérable curé de la paroisse, Mgr des Hammeaux, que l'on a surnommé « l'évêque de Caen » monta en chaire pour donner à tous l'absolution suprême réservée à l'article de la mort.

— *In articulo mortis.*

Chacun sentait sa fin prochaine.

Et depuis, ce fut une longue suite d'épreuves, de peines, de douleurs autant que de privations devenues souffrances, dans un cortège incroyable d'heures tristement chagrines.

La bataille est passée. Mais on peut appliquer aux civils le mot que le général Eisenhower a lancé, et selon lequel, à Caen, « chaque poussière de ce secteur semblait valoir un diamant ».

André RENAUDIN.



...ET DANS LA RUE SANS NOM, LA VIE REPREND LENTEMENT, DOULOUREUSE CERTES, MAIS DEJA SENSIBLE, FREMISSANTE.

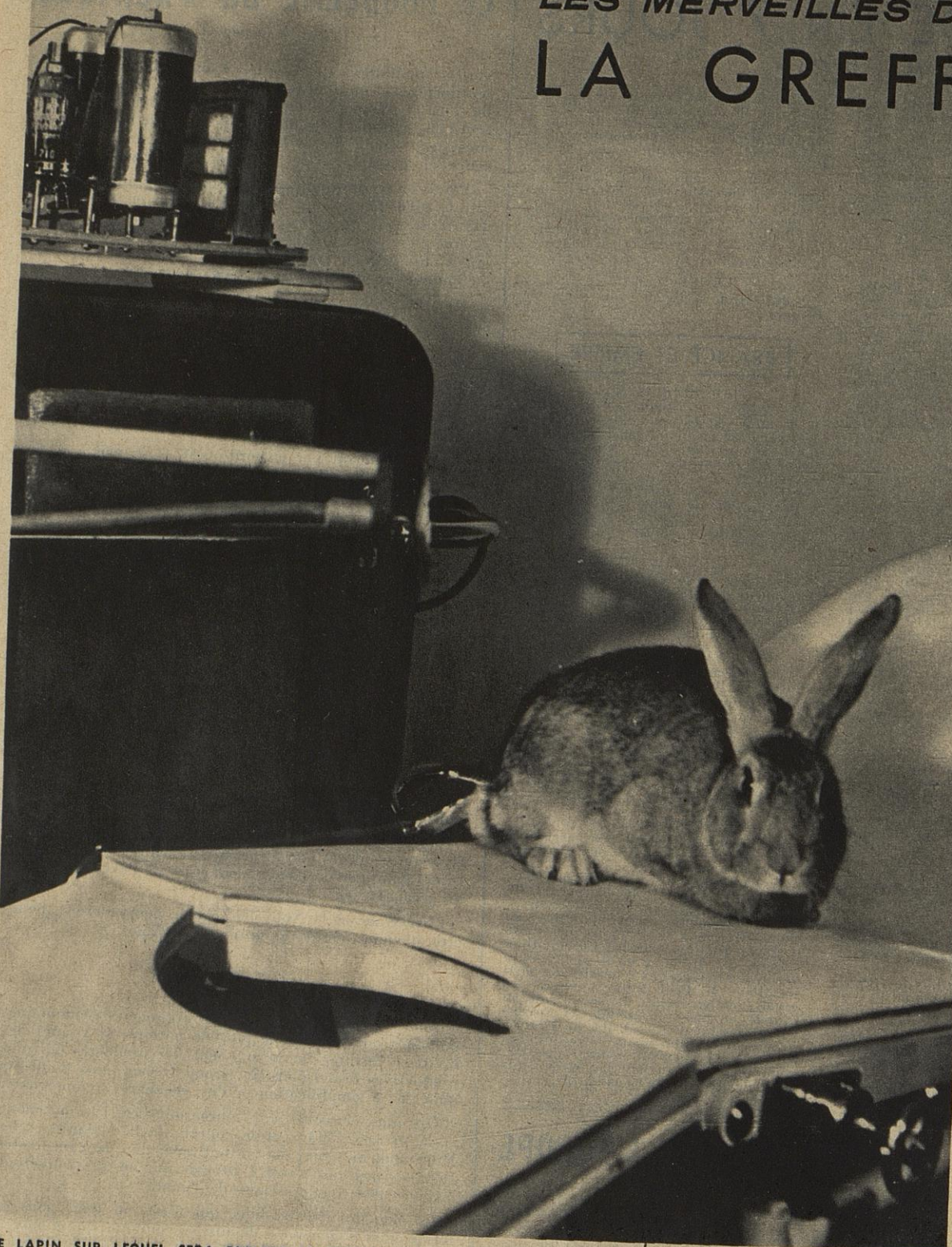
Reportage photographique d'ELLEBE.



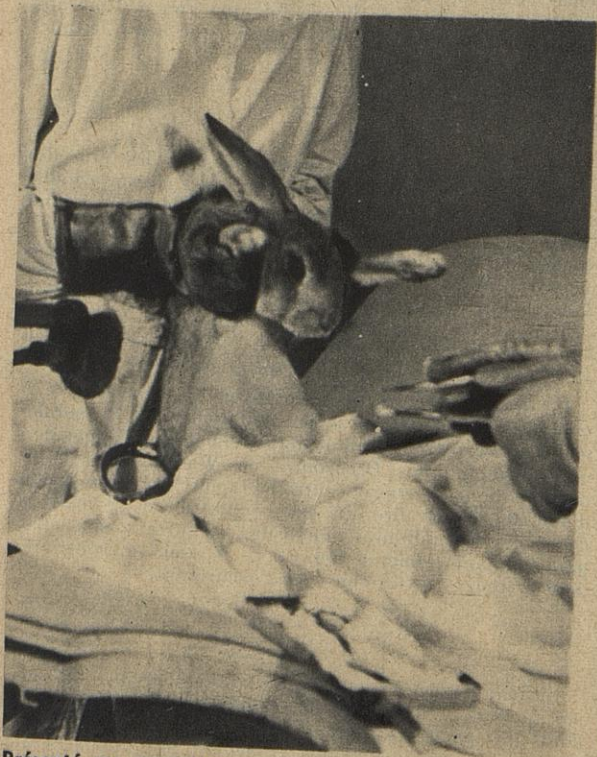


# LES MERVEILLES DE LA SCIENCE MODERNE

## LA GREFFE HUMAINE



LE LAPIN SUR LEQUEL SERA PRELEVE LE GREFFON DE LA GLANDE THYROÏDE, OPERATION EFFECTUEE SANS DOULEUR.



Présenté au praticien, voici, inquiet, oreille dressée, le « patient » à quatre pattes sur lequel va être prélevé...



...le greffon, dont le choix, d'une importance primordiale, relève pour beaucoup de l'intuition du chirurgien.

**P**ENDANT que l'œuvre de destruction s'acharne autour de nous, que les victimes d'une science diabolique disparaissent tous les jours par milliers, cette même science — presque la même — s'ingénie d'autre part à réparer les dégâts.

Des hordes de blessés et de mutilés sont rejetées en dehors de la vie sociale. C'est ici que le chirurgien a recours à la greffe. Pour celui-là, il façonne un nez ; un doigt pour celui-ci. L'homme-épave de tout à l'heure renaît à la vie normale.

Plus difficile : la chirurgie moderne a inventé la suture des nerfs. Qu'un nerf humain ait été sectionné, celui d'un animal ou sa moelle — d'un chat de préférence — peut « faire le pont ».

Nous sommes placés ici sur un terrain positif. Aucun mystère dans le fait de réajuster, sur le puzzle vivant de l'organisme humain, un doigt ou un nez. Il faut seulement admettre ce principe fondamental que l'individu tient à vivre — à persévérer dans son être, comme eût dit le vieux Spinoza ; que l'organisme se défend contre les appauvrissements, les diminutions, les mutilations qui lui sont apportés de l'extérieur et qu'il essaie, autant qu'il est en son pouvoir, d'y porter remède ; et, cela étant posé, louer l'habileté du chirurgien.

Pour que leur principe en soit défendable, les greffes doivent se conformer à la nature. Or, puisqu'il arrive que la Nature s'égare, qu'elle se trompe, la greffe humaine peut renfermer d'insoupçonnables dangers. L'homme greffe — et ceci est le thème de nombreux romans d'anticipation — peut devenir un phénomène. A cette question saugrenue : « Serait-il possible de greffer à l'homme un œil au milieu du front ? » le chirurgien de bonne foi est obligé de répondre : « Non, dans l'état actuel de la science ; mais, qui sait, dans un état futur et peut-être très proche. » Le fruit de l'Arbre de la Science serait, encore une fois, présenté par le démon.

Cette science nouveau-née n'a pas fini de nous étonner. Remarquons, en passant, que l'Ecole française ne se hâte jamais de livrer le secret de ses recherches. Une telle modération est tout à sa louange. Que d'autres lui reprochent de manquer de dynamisme. N'est-ce pas au contraire à juste titre que l'esprit scientifique doit adopter la marche du perroquet : celui-ci attend d'avoir deux prises pour lâcher la troisième ? L'honnêteté scientifique va de pair avec une sorte de statisme. Mais qui nierait que l'Ecole française donne un bel exemple de rigueur morale et scientifique en exigeant d'un inventeur dix ou vingt ans d'expériences avant de lui permettre de publier le résultat de ses recherches.

Ces recherches, cependant, ne datent pas d'hier. Depuis le fond des âges, les hommes ont connu la tentation suprême d'être, comme Dieu, les architectes du corps humain. Nouveaux démiurges, ils ont réussi à imposer, dans certaines limites, leur volonté à leur fantaisie à la forme de l'être.

L'Inde antique fut peut-être la première, comme en témoignent de vieux textes sanscrits, à connaître les pouvoirs germinatifs des végétaux et les pouvoirs de croissance des animaux. La science médicale des Anciens nous apporte du reste de curieuses révélations. Sait-on, par exemple, que dans l'Egypte ancienne l'opérateur et ses aides s'entouraient les mains de péritaines d'animal, comme on fait aujourd'hui de gants de caoutchouc, et qu'ils pratiquaient une anesthésie très semblable à la nôtre en utilisant des vins aromatiques du type de la mandragore.

A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'extraordinaire Brown-Sequard eut l'idée de l'insuffisance glandulaire. Le premier sans doute, il essaya d'inoculer sous la peau des extraits de glandes. Il échoua au port, mais pour des raisons secondaires : celle de l'asepsie, d'abord ; et, d'autre part, parce qu'il préparait mal ses extraits de glande.

Les continuateurs de ce pionnier essayèrent de faire absorber les extraits par la bouche. Pour le thyroïde, par exemple, ils obtinrent des résultats pharmacodynamiques.

Ces tentatives seront continuées, avec plus ou moins de succès, jusqu'à l'époque contemporaine. Celle-ci est marquée par d'intéressantes recherches sur les extraits de synthèse. La reconstruction synthétique de nombreux hormones est à l'ordre du jour.

Tout est subtilité dans la greffe des glandes. Ce qui ne veut pas dire que les résultats en seront douteux. Une des expériences les plus probantes serait la greffe de la glande thyroïde sur certains grands arriérés. On cite des cas où, en quelques mois, le sujet se serait trouvé considérablement amélioré. Après trois ans de traitement, il serait absolument rentré dans le cycle de la vie normale.

Une question se posera évidemment à l'esprit du profane : « Puisque la greffe, sans difficulté et sans dangers, est toujours susceptible d'améliorer l'organisme humain, pourquoi l'usage de la greffe humaine ne se généraliserait-il pas comme, par exemple, celui de la culture physique ? »

Mais si le profane est, par définition, un patient (et le mot dit bien ce qu'il veut dire) on conçoit facilement tous les abus auxquels pourrait donner lieu une vulgarisation prématurée. La Nature, quelquefois bienfaisante, prend soin d'ailleurs de préserver ses créatures contre cette épée à double tranchant. Dans ce vaste champ encore en friche d'expériences à venir, une loi s'est imposée : « La greffe réussit d'autant mieux qu'elle est plus nécessaire. » Si la greffe thyroïde, greffée sur l'arriéré, ramène l'individu à la normale, au contraire, sur l'homme normal, loin de découpler son intelligence, elle peut créer un métabolisme excessif et, en somme, le diminuer. On l'a dit d'autres fois : « Dépasser le but n'est pas l'atteindre. »

Entre les partisans à outrance de la greffe et les sceptiques, il conviendrait d'adopter la position du juste milieu. Mais ceux qui ne croient pas aujourd'hui seront peut-être les fervents de demain. Car il est certain que, dans leur nouveauté, certaines recherches peuvent paraître étranges, même dans les milieux les plus autorisés. C'est ainsi que la présentation du premier phono-



LE CHIRURGIEN PREPARE LE GREFFON EXTRAIT DE LA GLANDE THYROÏDE QU'IL VA...



...GREFFER PAR INCISION LOCALE SUR LA PATIENTE ATTEINTE DE RHUMATISMES.

graphie à l'Académie des sciences souleva l'hilarité et la méfiance du président. Celui-ci — un physicien pourtant fort remarquable — alla jusqu'à se mettre à quatre pattes sous une table pour démasquer l'imposteur, se plaignant qu'on voulait mystifier l'Académie.

De certaines critiques adressées en particulier à Voronof, parfois avec raison, et des premières discussions passionnées sur les greffes, que reste-t-il aujourd'hui ? Depuis les travaux de Carel prouvant, depuis vingt ans, que les tissus peuvent vivre et prospérer en dehors de l'organisme, le débat s'est singulièrement élevé.

« En 1929, nous dit le docteur Van der Elst, je poursuivais dans le laboratoire du professeur Hovelacque des recherches sur les modifications tératologiques dont l'origine semblait mystérieuse. Elles me conduisirent à une conception sur l'origine des maladies assez différente de celles qui prévalaient alors.

« En 1931, le professeur Cavazzi, exilé de Bologne, fit, sous les auspices du professeur Gley, une démonstration remarquable de ces procédés à l'hôpital d'Ivry et me confia l'essentiel de sa méthode pour conserver vivantes les hormones recueillies. Mais il ne devait pas tarder comme Carel à disparaître vers l'Amérique après de longues années. De 1932 à la guerre, toujours à la recherche d'un processus biotropique général, à la suite de Stéphane Leducq, de mon père, pionnier de la climatologie, de Quinton, de Tchijewski et, d'autre part, de L. et M. de Broglie, j'étudiai la climatisation expérimentale sur les tissus eux-mêmes.

« Grâce à Pierre Toulon, inventeur de diverses techniques, en particulier du cellulophone (orgue électrique qui module de la lumière en son), je pus d'une part monter des dispositions assez complexes, d'autre part comprendre la nécessité des mesures électriques.

« Dans le service du Dr Flandin et sur son conseil,

fut alors entreprise l'exploration électrométrique des tissus de revêtement.

« Effectivement, le résultat dépassa mes espérances et je peux dire n'avoir jamais vu jusqu'ici un greffon quelconque être refusé par l'organisme greffé. Vers le 6<sup>e</sup> jour de la greffe, s'il se produit des phénomènes d'intolérance — boursoufflement léger, rougeur, léger écoulement, une courte projection de négatons ou, mieux, de molécules négatives, régularise l'interdépendance des tissus ; et, en quelques heures tout s'apaise.

« La question du choix des animaux et des greffons, une fois résolue, la greffe est donc relativement simple. Elle m'a donné de brillants résultats. L'avenir dira, de façon certaine, quelles doivent être les indications véritables, car si le scepticisme est nuisible à l'esprit scientifique, par contre il est nécessaire aux médecins qui, dans des procès aussi importants que ceux de la thérapeutique, en appellent au temps. »



LE GREFFON, CHOISI AVEC BEAUCOUP DE SOIN, EST INTRODUIT PAR LE CHIRURGIEN...



...ET LES AGRAFES SONT POSEES. L'INCISION PRATIQUEE EST DE QUATRE CENTIMETRES

# N'OUBLIONS JAMAIS HUIT MOIS DANS L'ENFER de RAVENSBRÜCK

par Simone SAINT-CLAIR

Nous poursuivons cette semaine la publication des tragiques souvenirs vécus par Mme Simone Saint-Clair dans l'horreur du camp allemand de Ravensbrück. Le convoi de Mme Simone Saint-Clair vient d'arriver au camp. Commence un premier et interminable appel à l'aube, sous la bise. Rappelons que ce récit est illustré par Mme France Audoul, compagne de captivité de Mme Simone Saint-Clair.

ENCORE une longue pause de quelques heures dehors où, cette fois, on consentit à nous donner à manger. Les Polonaises eurent la primeur de la soupe aux carottes et aux navets déshydratés. Puis, quand elles eurent terminé leur repas, on nous passa, par piles, leurs écuelles et leurs cuillères souillées. J'eus, je m'en souviens, un haut-le-corps et l'audace d'aller demander à l'une des surveillantes qu'on veuille bien nous donner, pour le moins des cuillères propres. Elle me regarda d'un air profondément étonné, mais pourtant donna l'ordre à deux de ses aides d'apporter un seau d'eau et nous fit signe d'y rincer les cuillères. Cela valait mieux que rien...

Tandis que nous pausions, une sirène retentit et un défilé, qui nous sembla extraordinaire, commença. Des centaines et des centaines de femmes, toutes habillées de la même manière : robe aux larges raies grises et bleues, à la manche gauche dotée d'un numéro surmonté d'un triangle d'étoffe violet, rouge, vert, noir, ou d'une étoile jaune, dont nous apprîmes quelques jours plus tard la signification. Toutes efflanquées, aux jambes nues dans des sabots, aux cheveux souvent tondus. Elles marchaient au pas avec difficulté, en rangs serrés de cinq et se faisaient harceler par des officierines ou leurs chefs de colonnes.

Car ce que nous voyions passer étaient certaines colonnes de travail qui revenaient au camp pour la soupe de midi : colonnes du sable, colonnes du déchargement des wagons, colonnes du charbonnage, colonnes du dessèchement des marais, colonnes de la petite forêt, des déménagements, etc. Des centaines, des milliers passaient. Ouvrières des usines Siemens, des ateliers de sabots ou de vêtements. « Chase-colonne » — corvéables du fumier et des ordures, prisonnières du Strafblock (bloc des punies) obligées de marcher en chantant, quels que soient l'heure, le jour, le temps, et qui étaient



RAVENSBRÜCK. — Quelques heures d'attente avant l'examen dentaire.

soumises aux travaux les plus répugnants et les plus rudes.

Nous vîmes tout cela comme en un mauvais rêve, nous demandant si nous ferions bien partie nous-mêmes de ces différentes équipes aux regards si lointains, aux corps si amaigris. Comme nous vîmes, non sans étonnement, des jeunes femmes, en corvée de jardinage, soulever un énorme tuyau et arroser les allées charbonneuses du camp

ou ce qui voulait être des plates-bandes ; d'autres, pousser avec peine des voitures sur lesquelles elles avaient chargé au préalable de gros bidons de cinquante ou de cent litres de soupe et qu'elles devaient transporter aux blocs des malades ou des condamnées à mort, qui n'avaient pas le droit de venir jusqu'aux cuisines.

Ces colonnes, nous devions les connaître toutes, plus ou moins, quand nous y travaillions de sept heures du matin à sept heures du soir, n'ayant trêve qu'une demi-heure pour la soupe de rutabagas.

Colonnes du sable où, chargées de nos pelles ou pioches, tel un fusil sur l'épaule, nous gravissions la colline et, à la chaîne, creusions la dune pour faire des tas de sable que « celles des wagonnets » prendraient, afin de combler les marais. Ces longues heures, courbées en deux, sans repos, bousculées, harcelées par des officierines ; coups de poing ou de lanterne pleuvant partout sur nos corps, sans raison ; chiens que des S. S. lançaient sur nous pour leur plaisir sadique et qui, après avoir mis nos robes en lambeaux, nous arrachaient un morceau de la cuisse ou du bras.

Colonnes du dessèchement où il nous fallait entrer dans les marais jusqu'aux genoux, jusqu'au ventre, où les chiens, alors, nous faisaient tomber tout entières et d'où nous nous relevions, couvertes des plus affreuses saletés. Parfois, même, certaines, ne pouvant se redresser, mouraient, noyées dans cette pestilence.

Colonnes des déchargements où, souvent privées de pelles, nous devions vider les wagons de charbon avec nos mains.

Dans les ateliers de couture même, où les équipes de nuit remplaçaient celles de jour, les ouvrières se voyaient presque aussi maltraitées. Je me souviens de la chère Lily de R..., appartenant à une des plus belles familles de France, et me racontant ceci :

— Il faut que je couse six cents boutons par nuit ; je ne peux guère en coudre plus de quatre cent cinquante. Alors, le S. S. ne me rate pas. Sous le prétexte « d'apprendre à Madame la Comtesse à coudre des boutons », il commence par me labourer la figure de coups de poing, puis me saisit par les cheveux et me traîne à terre, me faisant faire au moins dix fois le tour de la pièce.

Elle ne se plaignait pas. Personne d'entre nous, du reste, ne se plaignait, pas même les vieilles femmes qui, lorsque l'équipe des tricoteuses fut créée, devaient manier les aiguilles douze heures par jour, écrasées sur de mauvais tabourets, et fournir une tâche fixe, sous peine de sanctions.

(Suite page 28.)



RAVENSBRÜCK. — La charrette des morts.



A L'ECOLE DES ARTS APPLIQUES DE PARIS, UN FUTUR CERAMISTE RETOUCHE UNE PIÈCE



DANS CETTE MEME ECOLE, CE MODELEUR PARFAIT CONSCIENCIEUSEMENT SON ŒUVRE

## ARTISTES DE DEMAIN

Au moment où sous les ordres d'un de Lattre de Tassigny ou d'un Leclerc des jeunes de chez nous combattent, les armes à la main, pour redonner à la France sa vraie place dans le monde et assurer sa sécurité, une autre partie de notre jeunesse travaille, elle aussi, à la grandeur du pays. C'est la jeunesse ouvrière apprenant sa future tâche dans les centres d'apprentissage, c'est la jeunesse intellectuelle des lycées et des facultés, c'est la jeunesse artistique des académies et des ateliers. La France de demain aura besoin de contre-maîtres, d'ingénieurs, de savants et aussi de peintres, de sculpteurs, de modelleurs, de dessinateurs, de modélistes, car son visage est fait d'harmonie, de beauté et de grâce. Ces artistes ne manqueront pas. Jamais peut-être, en effet, les arts, et les arts appliqués en particulier, n'avaient attiré à eux tant de garçons et de filles. Réaction naturelle contre le matérialisme du temps? Besoin d'évasion après tant d'années cruelles? Sans doute. Le spectacle, en tout cas, est réconfortant.

Les jeunes gens et les jeunes filles qui, le cartable ou la boîte de peinture sous le bras, courant vers une des nombreuses écoles où Paris forme le goût et les doigts de sa jeunesse artiste, ne pensent sans doute pas aux innombrables jeunes gens — les jeunes filles vinrent plus tard — qui coururent eux aussi, avant eux et cela depuis des siècles, à un enseignement d'art.

Un des symptômes de la renaissance qui ranima les arts au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle fut la fondation de l'Ecole royale des élèves protégés qui fit partie d'un programme de décisions Louis quatorziennes. Ce mot de « protégé » évoque bien d'ailleurs la manière dont était compris à l'époque l'encouragement aux arts. Le Palais du Louvre abritait en de petits logements contigus de nombreux artistes connus, logés gratuitement, menant là, dans une bohème sordide et magnifique, une vie à la fois patriarcale et pleine de fantaisie. Les artistes pouvaient être également protégés par de grands seigneurs, considérant le mécénat comme un honneur.

On verrait mal aujourd'hui un Utrillo ou un Picasso entretenus par M. Dubonnet ou M. Peugeot.

Ce sera un des grands mérites de Louis XIV et de Colbert d'avoir voulu mettre l'art au-dessus des événements et organiser un enseignement qui lui permette d'avoir une continuité stable. Ce fut leur mérite d'avoir compris que le talent et même le génie ont généralement besoin pour éclore d'un milieu spécialement préparé.

Ce fut ainsi que naquit l'Ecole royale des élèves protégés, ancêtre de nos Ecoles d'art et d'art appliqué.

Les règlements de ces premières écoles ont été con-



AUX « ARTS APPLIQUES » : CE GARÇON, APPARTENANT A L'ATELIER DE PEINTURE DECORATIVE, ACHÈVE UNE FRESQUE.





A L'ECOLE DES ARTS APPLIQUES (SECTION JEUNES FILLES) UNE SEANCE DE DESSIN D'ACADEMIE, D'APRES MODELE VIVANT



LA PREPARATION D'UNE CHAÎNE, A L'ATELIER DE TISSAGE.



A L'ATELIER DE RELIURE : LE BROCHAGE D'UN LIVRE.

servés et nous retrouvons dans leurs prescriptions le tableau de la vie en commun quasi familiale que les élèves menaient dans la même maison sous la conduite d'un gouverneur nommé par le roi. Elèves et gouverneur mangent à la même table ainsi que le professeur « préposé pour leur orner l'esprit des connaissances de l'histoire, de la fable, de la géographie ou autres relatives aux arts qu'ils embrassent ».

Le professeur ouvre sa classe le matin à six heures en été et à sept heures et demie en hiver. Lorsqu'un trait d'histoire offre un beau sujet de peinture on trouve bon que les élèves en fassent des esquisses, ce qui « non seulement exercera leur génie mais contribuera aussi à graver ces traits dans leur mémoire. Ceux dont les esquisses seront passablement bonnes les graveront à l'eau-forte. Les planches seront de pareille grandeur et leur suite aura quelque agrément pour l'histoire quand même elles ne seraient pas recommandables par l'exécution ».

Après le souper pris en commun, on lit l'histoire poétique et successivement Homère, Virgile ou Ovide.

Il n'est pas rare de voir le modèle vivant « même une personne du sexe » venir poser devant les élèves. Ces modèles reçoivent trois livres par jour. Mais plus heureux que leurs successeurs d'aujourd'hui nous voyons qu'il leur était alloué deux pintes et demie de vin quotidiennement et qu'une « voye de charbon était consommée pendant la tenue dudit modèle ».

Il arrivait aussi qu'un élève ne donnât pas satisfaction, une plainte était dans ce cas portée contre lui en haut lieu. Ce fut ainsi qu'en 1770 un nommé Pilon fut renvoyé. Pilon était criblé de dettes et le mémoire ajoute : « Il a toujours couru, découché. Il est toujours avec des figures. » Ce petit drame remua bien des cœurs dans le monde de la place du Vieux-Louvre.

L'enseignement de l'art pur n'était pas seul enseigné à l'époque. Des garçons de huit ans étaient au XVIII<sup>e</sup> siècle pris comme apprentis dessinateurs pour l'industrie. Les classes étaient très fréquentées puisque deux sessions d'élèves se succédaient chaque jour dans les locaux.

Aujourd'hui, bien des choses ont changé. Les jeunes filles admises depuis 1890 à l'Ecole des arts décoratifs ne sont plus vouées aux travaux de pyrogravure ou de tableaux brodés en cheveux. Les progrès des industries photomécaniques, des tissages, du papier peint, u tapis, de l'ameublement, des métaux, demandent des artistes doublés de techniciens.

Paris possède maintenant un réseau d'écoles d'art et d'art appliqué, d'écoles professionnelles et de centres de formation d'apprentis qui compose un cycle très complet. Nous n'en avons ici aujourd'hui qu'un aperçu avec quatre de ces écoles. L'Ecole des arts décoratifs



VOICI L'ATELIER DE RELIURE, A L'ECOLE DE L'UNION CENTRALE DES ARTS DECORATIFS (ECOLE DE JEUNES FILLES).



AU CENTRE DE FORMATION PROFESSIONNELLE DES ARTS



UN COURS DE DESSIN A L'ECOLE DES ARTS DECORATIFS.



A L'ECOLE DES ARTS DECORATIFS, PENDANT UNE SEANCE DE DESSIN D'ACADEMIE D'APRES MODELE VIVANT.



LE MAITRE PARLE : LES ELEVES DE L'ATELIER D'EMAIL DE L'ECOLE DES ARTS APPLIQUES L'ECOUTENT, PASSIONNES.

(garçons et filles). L'Ecole des arts appliqués à l'industrie et son Centre, de formation professionnelle (garçons), l'Ecole des arts appliqués (jeunes filles) avec un Centre également et l'Ecole de l'union centrale des arts décoratifs (jeunes filles).

Toutes ces écoles ont les mêmes principes fondamentaux, les mêmes directives de formation esthétique même dans des techniques différentes. Les jeunes artistes doivent pouvoir se manifester en toute liberté et, placés devant des réalités sensibles, satisfaire le besoin profond de figurer, de reproduire, ce qu'ils sentent, ce qu'ils voient ou ce qu'ils imaginent. Mais leur sens créateur doit toujours se doubler de la connaissance technique du métier. Le dessinateur d'un meuble doit être à même de faire sa mise au plan. L'affichiste doit connaître non seulement la psychologie du public, mais encore les ressources que lui offrent les procédés de reproduction et les différentes qualités de papier. La modéliste silhouette une robe que la coupeuse pourra construire et la dessinatrice de broderie ou de tapis connaîtra elle-même le métier de la broderie ou du tapis.

Tous ces artistes seront donc non seulement des créateurs, mais aussi des réalisateurs, capables d'apporter à l'industrie, dans tous les domaines où l'art a son mot à dire, non seulement la conception, mais l'exécution.

Nos industries d'art peuvent donc faire appel à tout instant à des artistes leur apportant des idées jeunes : faire appel à leur enthousiasme et à leur science, à leur goût et à leur adresse. La manipulation quotidienne de la matière leur a appris à se colletter avec elle et à la connaître pour en tirer le meilleur parti. Ils savent après leurs années d'étude « penser avec leurs mains ». Ils sauront ainsi donner à l'art de notre pays une impulsion qui viendra du meilleur d'eux-mêmes, s'affranchissant de toutes les facilités du pastiche, symbole d'impuissance.

Le domaine est vaste qui est ouvert aux jeunes générations. La barbarie de l'objet en série démarqué d'ancien ou conçu sans goût, souvent au mépris du sens pratique le plus élémentaire, est infiniment grande. Armés de leurs pinceaux, de leurs crayons, de leurs équerres, de la gouge, de l'ébauchoir, du ciseau et surtout de leur goût formé patiemment par des aînés choisis avec soin, les artistes qui sortent de nos écoles d'art sauront, dans les nombreuses branches où s'exercera leur talent, leur métier ou leur génie, rendre à la création de notre pays cette facture qui lui est si particulière, ce sens de la mesure dans la fantaisie, ce fini dans la grâce, ce je ne sais quoi d'impondérable et de précieux comme l'air de Paris lui-même et que nous nous devons de produire dans l'opulence de la matière première retrouvée comme dans la pauvreté franciscaine de nos années de misère.

Claude SALVY.

## THÉÂTRE

# D'UN AUTRE TEMPS...

"LES CLEFS DU CIEL" de Louis Ducreux et "VIENS DE PARAÎTRE" d'Édouard Bourdet

La vie près du volcan, la danse devant l'inquiétude, le rire au bord des larmes, nous connaissons ça depuis bien des années. Cependant notre état d'âme en face des catastrophes n'est pas du tout le même que celui des grands seigneurs au moment de la Révolution.

Partant d'une histoire vraie, M. Ducreux imagine une maison de santé dirigée par un médecin, assez contorsionné de démarche et d'âme, le Dr Coriolan, que joue avec un peu d'exces M. André Roussin. L'action se situe dans les moments les plus aigus de la Terreur. Dans cette clinique d'un nouveau genre, des groupes de nobles que pourchasse le Comité de Salut Public et qu'attend l'échafaud viennent se mettre à l'abri, et, incorrigiblement, mener une vie légère et musicale, fantôme de leur vie passée : les intrigues du cœur, les parements les plus surannés de l'élégance de cour y demeurent monnaie de bon aloi. Au milieu de la troupe, tombe un soir un libertin célèbre, le duc d'Aigremont — il y tombe exactement comme un signet odorant échappé d'entre les pages des *Liaisons*. Le duc, qui ressemble à Lauzun, trouve en cette prison dorée l'occasion d'aimer pour la première fois de sa vie. Il ne manquait à ses expériences que la pureté. La pureté, ce n'est pour lui qu'une forme nouvelle d'art, pas du tout une notion morale. Il se laisse prendre au jeu instinctif d'une jeune fille, croyant du reste qu'il joue lui-même, mais quand il s'aperçoit que c'est sérieux, au lieu de demeurer fidèle à son vieil idéal de don Juan, c'est-à-dire de fuir, il accepte d'aller jusqu'au bout, de payer par la douleur et par la mort. D'ailleurs, il ne cesse de plastonner, il s'exclame que la mort est, elle aussi, un jeu supérieur, il s'assiera à sa table verte avec le détachement des hautes âmes. Malheureusement, son détachement n'est que de théâtre, il n'est que dans la logique du théâtre et dans la volonté de l'auteur : la vie, le mouvement interne d'un drame, d'une conversion morale sont exempts de ce geste final. Voilà ce que je reproche à M. Ducreux : il tient de trop court son personnage, comme un cheval qu'on veut dresser et qu'on redoute. Redoutait-il que son duc finisse en dévotion ou préférât s'enfuir devant l'amour et la mort ? En tout cas, on sent qu'il est inquiet sur un caractère pourtant sorti de son imagination. Et le résultat de cette inquiétude de l'auteur, c'est que le spectateur n'est pas ému. Il faut ajouter que la langue même de la pièce ne porte guère à l'émotion. Tout y est guindé, sec, élégant et sans mystère. On ne croit pas entendre un dialogue de vivants, mais plutôt la lecture à voix haute d'un roman par lettres. Sade lui-même ne craignait pas le lyrisme, ne l'oublions pas...

J'ai dit de M. Roussin qu'il était un peu excessif, mais il est le seul à mettre de l'animation dans ce long débat. M. Ducreux joue le rôle de son duc : trop souvent glacé, glacial, il entre dans la mort comme un prestidigitateur.

Une mention particulière à M. Michel Bouquet à qui je promets une jolie carrière. Mlle Evelyne Carral a de la grâce : elle incarne à ravir les « infortunes de la vertu ».

★

D'un autre temps aussi est le sujet de la pièce d'Édouard Bourdet. Cette reprise laisse une impression curieuse. Dès les premières répliques, on admire la vivacité de l'auteur, son adresse extraordinaire, mais en même temps on regrette qu'il se soit attardé sur un sujet aussi particulier que les mœurs littéraires d'il y a quinze ans, car déjà on comprend moins. On comprend moins cet éditeur qui est à la fois marchand habile et Dieu le Père, remueur d'âmes et vendeur de papier plus ou moins imprimé. Il est possible que plus tard *Viens de paraître* passionne les historiens des mœurs. Ils apprendront que les coulisses de l'esprit n'étaient pas très agréables à fréquenter dans les années 30, qu'au bazar de la prospérité la gloire elle-même était un objet de bonne vente. Espérons que cela n'a été qu'un moment bien délimité du temps. Déjà ces mœurs ont changé, et de ces excès mêmes les écrivains ont fait leur profit : la guerre est passée là-dessus, elle a restitué à quelques valeurs leur plein effet. Sans doute en grossissant nos défauts, en les enrobant de papier de soie et en les isolant, Édouard Bourdet entendait-il nous les montrer plus nettement. Nous avons un peu honte de ce que nous avons été, et nous comprenons mieux pourquoi nous ne pouvons plus être cela. La leçon est magistralement donnée. On avait beaucoup d'émotion parce que le maître d'école n'était plus là pour savoir que ses remarques portaient, qu'à travers leurs rires les spectateurs comprenaient fort bien qu'ils recevaient une volée de bois vert. Le public de chaque soir se sentira moins visé que celui de la Couturière ou de la Générale — le même qui, il y a dix ans, profitait justement de ces mœurs fâcheuses. Le public de chaque soir, lui, rira sans arrière-pensée. Il rira longtemps. Et il s'attendrira aussi. M. Pierre Freshay, dont c'était la rentrée, est bien différent de Victor Boucher, qui créa autrefois la pièce. Là où Victor Boucher était ahuri, il apparaît plutôt hors du monde : il y a une nuance. Il a joué le rôle de l'écrivain novice, qui finit par se croire impuissant en face de la page blanche, avec une pudeur assez douloureuse — qui interprétait exactement, je pense, l'intention d'Édouard Bourdet. A côté de lui, Yvonne Printemps draine en quelques sourires la grâce, le courage. Elle est cet espoir, cette bouée à quoi bien des certitudes jetées à l'eau alimenteraient s'accrocher. M. Marcel André est Moscat, l'éditeur, sorte de Satan cordial qui menait la danse d'un temps de convulsionnaires. Nous avons retrouvé en lui certains de ces hommes qui démoralisaient si agréablement, si dangereusement, leur époque.

René LAPORTE.

## CINÉMA

# « LES ANGES DE MISÉRICORDE »

Je ne me sens pas très enclin à voir les « films de guerre ». Il me semble que la vraie guerre est bien trop près de nous pour que son reflet monstrueux sur l'écran ne soit pas terriblement déformé. L'héroïsme en studio risque fort de n'avoir pas de commune mesure avec le courage ou la peur des combattants et les petits couplets de propagande sentent généralement la leçon ou le catéchisme. Dans quelques années sans doute, la guerre apparaîtra au cinéma avec un visage plus vrai, avec un peu de ce qu'elle représente et avec toute son horreur. Aujourd'hui, c'est un peu trop tôt.

Le me suis décidé pourtant à aller voir un « film de guerre » américain et un heureux hasard m'a mené aux « Anges de Miséricorde » (en anglais : « So proudly we hail »). Je ne sais pas comment sont les autres, mais celui-là me paraît exprimer avec une sorte d'authenticité presque inattendue un état d'esprit qui doit être fort courant aux États-Unis. Il y a quelques mois, un correspondant de guerre de « Combat », Jacques-Laurent Bost, décrivait excellemment les soldats américains faisant la guerre courageusement et fermement, mais « sans l'aimer ». Je pensais à ses reportages en voyant les *Anges de Miséricorde*. A travers les scènes de guerre, on sent vivre encore une nostalgie de la paix, qui persiste comme une petite lueur dans les ténèbres. Chaque fois qu'on se laisse emporter par un chauvinisme forcené ou par l'aveuglement qui condamne une race entière, Hitler gagne — sinon lui, du moins son système. Chaque fois, au contraire, qu'on garde, en face de la sauvagerie nazie, un minimum de propriété humaine, c'est autant de gagné pour l'avenir et pour le monde. En ce sens, un film comme *les Anges de Miséricorde* représente quelque chose d'appréciable.

Certes, ce n'est pas : *A l'Ouest, rien de nouveau* et il s'agit, d'ailleurs, ici, de la guerre contre les Japonais. Mais les choses les plus dures sont présentées avec une simplicité si grande que, malgré une forte dose de conventionnel, on ne peut manquer d'en être ému. Très conventionnelles sont en effet bien des scènes, bien des situations, mais les interprètes sont là, parfaitement sincères, et le jeu est joué sans fanfare, sans grandiloquence aucune, si bien qu'il est finalement gagné.

Ce n'est pourtant pas ce qu'on appelle un bon film, un de ceux qu'on voudra revoir dans dix ans... Sa valeur

actuelle est à mes yeux de nous renseigner, sans doute, sur certaines nuances de l'état d'esprit américain et sur l'intelligence aussi qu'il faut reconnaître à la propagande d'outre-Atlantique. En l'occurrence, c'est probablement ce qui compte le plus, car l'on ne peut parler d'un « film de guerre » comme l'on parle d'un autre film... Ici, les Américains n'ont pas peur de montrer l'étendue de leurs premiers désastres, ce qui est l'indice d'un peuple fort. Le film date pourtant de 1943, c'est-à-dire d'une époque où la victoire était encore lointaine.

A part cela, il y a bien des lenteurs dans cette histoire et les ambitions du scénario ne sont pas excessives. Mais il reste des scènes de bombardement admirablement réalisées qui inspirent un violent dégoût pour les horreurs de la guerre. Il reste aussi des acteurs excellents, quelques-uns de ces acteurs américains dont le ton juste et sobre convient tellement au cinéma.

Le scénario est centré sur l'odyssée d'une troupe d'infirmières dans les îles du Pacifique. Toutes ces femmes sont vivantes et vraies. A leur tête, Claudette Colbert, Paulette Godard et Veronika Lake sont parfaites. Mais il faut citer particulièrement Veronika Lake qui, dans un rôle relativement court, s'impose avec une intensité très vive. Cette jeune et jolie comédienne, qui fut merveilleuse, depuis, dans *Ma femme est une sorcière*, joue ici un personnage complètement différent avec une sûreté et une sensibilité frappantes.

Jean ROUGEUL.

## PAUL COLIN ET LE DÉCOR

Dans le studio où il me reçoit, de sombres déités de bois nu, figurines, masques étranges, pendus aux murs, étonnent et retiennent le regard. Vais-je oublier chez ce collectionneur que c'est Holopherne qui m'envoie ou, plus exactement, la Judith de Peyret-Chappuis qui m'occupe ?

J'explique ma venue et comment, à Neuilly, dans son jardin délicieux, Valentine Tessier m'a renseignée en me parlant du drame (3 actes, 2 personnages !...) qu'elle joue avec Henri Nassiet : « Et vous savez que c'est Paul Colin qui fait les décors ! »

Cependant, mes yeux cherchent encore parmi les pièces de musée... Qui sait ! Mais non ! Paul Colin s'excuse : « Rien ici que de soudanais, polynésien, calédonien, congolais, touareg ! » C'eût été trop beau : la Chaldée à domicile.

— D'ailleurs, précise mon hôte en m'éloignant définitivement de Ninive et de Bétulie, l'épisode biblique est transposé, au théâtre Hébertot, sur un plan résolument moderne et j'ai tenu à ce que mes deux décors, représentant l'intérieur et l'extérieur de la tente d'Holopherne, soient très colorés, d'un rouge chaud, mais très sobres.

— De quand date votre dernier décor ?

— De quelques semaines avant la guerre. Je n'ai pour ainsi dire pas cessé d'en faire depuis le premier que j'ai broisé en 1928, pour la *Revue Nègre* de Joséphine Baker, montée au théâtre des Champs-Élysées.

— Et ceux de l'inoubliable *Maya* chez Gaston Baty ?

— ...Mais il n'en reste pas moins vrai que je viens de la peinture. J'avais d'ailleurs toujours souhaité dans le fond de mon cœur y revenir vers 45 ans... La guerre m'y aura aidé, si j'ose m'exprimer ainsi, en opérant une coupure nette dans ma carrière d'artiste : je ne voulais pas travailler pour les Allemands !

— Ne vous ai-je pas entendu dire que lorsqu'on fait de la peinture, on ne peut rien faire d'autre ?

— Sans doute ! Aussi, ai-je décidé de ne plus faire de décor désormais qu'à un rythme plus lent, car le décor ne demeure œuvre de peintre que si l'on a le loisir d'y travailler en toute liberté d'inspiration.

— En avez-vous déjà un autre sur le chantier ?

— Oui et non ! Il s'agit de maquettes commencées avant la guerre pour le *Guignol* de Marcel Bloch et de Justin Godart. Mais elles sont, à mon avis, inutilisables à l'heure actuelle !

— Pourquoi ? *Guignol* aurait-il donc changé ?

— Pas lui ! mais bien le goût du public... et le mien.

— Dans quel sens ?

— Dans le bon, en ce qui concerne le public qui témoigne aujourd'hui de plus d'aptitude à saisir la valeur artistique, la beauté des spectacles qu'on lui propose.

— Et vous ? ajoutai-je non sans quelque insolence.

— Moi ? J'ai changé comme fait tout artiste avec les années et je me résignerai mal à signer en 1945 une œuvre conçue en 1938 : ceci n'est pas un reniement de ma part mais l'effet d'un décalage de conceptions, à deux époques différentes, d'une œuvre encore inachevée.

— Pour en revenir au public, à quoi attribuez-vous, chez lui, cet affinement soudain du goût ?

— Je crois que, pendant les années douloureuses que nous venons de vivre, chacun s'est davantage replié sur soi-même... on s'est mis à réfléchir, à lire et peut-être à méditer... Le public a su devenir plus exigeant !

— Quand pensez-vous avoir achevé les décors de *Guignol* pour l'Opéra-Comique ?

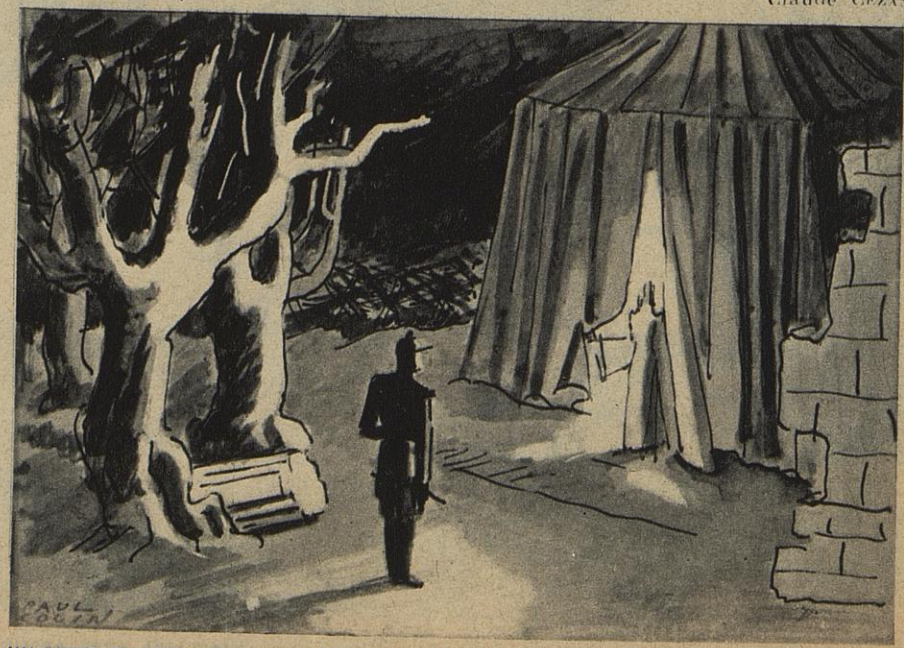
— Je ne sais pas encore, car je dois m'absenter prochainement, appelé à Londres par l'Exposition allée des affiches de guerre...

— ...où nous n'avons pas été surpris d'apprendre que vos œuvres représenteront l'affiche française !

Déjà j'ai quitté le paisible atelier de la Plaine Monceau. Aux abords du métro Villiers, la foule tournoie avant de descendre en trombe, me happant au passage irrésistiblement.

— Et je songe à ce que serait, au long de ces couloirs interminables (Saint-Lazare, Châtelet, Marbeuf), l'horizon de tous ces errants qui, inlassablement, cheminent... s'il n'y avait pas les affiches de Paul Colin.

Claude CEZAN.



UN DECOR DE PAUL COLIN POUR LA « JUDITH » DE PEYRET-CHAPPUIS, AU THEATRE HEBERTOT.



DANS UN MAGNIFIQUE DECOR, EVOQUANT LES FASTES DE L'ANNAM, JANINE CHARRAT IMPLORE D'UN ROI CRUEL UNE GRACE... QUE LE PUBLIC LUI ACCORDERA CERTAINEMENT VOLONTIERS !



## JANINE CHARRAT ÉVOQUERA L'ANNAM DANS " DANSE AVANT L'AUBE "

DANS quelques jours Paris verra l'excellente danseuse Janine Charrat créer, au cours d'un récital, un ballet tout empreint de la poésie d'Annam et intitulé « Danse avant l'aube ». Ce spectacle inaugurera une formule nouvelle, celle d'un court ballet à deux, sur un fond d'accessoires ou de décors simplifiés. Mais le ballet en question a une délicieuse histoire qu'il nous faut conter. Il est né d'un poème dédié à Janine Charrat par le jeune poète indochinois Pham Pran Ky. Dans ce poème il apparaît qu'une reine d'Annam sera exécutée sur l'ordre du roi ; malgré ses supplications, le maître est impitoyable. Déjà la peur possède la condamnée, mais voici qu'une danse, sa dernière danse, la transfigure et la mène vers l'éternité : « Mes pointes m'ont délivrée — Nulle main ne me retient — Je flotte ! Mes ailes d'érable — Tournoyant sur des remous... » C'est sur ces vers que Janine Charrat composa « Danse avant l'aube », œuvre chorégraphique d'un style nouveau qui sera entièrement dansé sur le rythme des vers et un fond de musique composé par Alexandre Tcherepnine. Janine Charrat, qui possède un instinct infailible de l'Orient, est parvenue à marier les mouvements du folklore et les pas de l'Ecole classique européenne. Un décor authentique composé par le peintre Lê Phô suggère le faste du style d'Annam. La première répétition fut ébauchée dans la pagode indochinoise de Vincennes. Là, les trésors d'art et l'ambiance féérique donnèrent à Charrat le désir d'amplifier son idée. Elle s'entoura donc de trois partenaires, tous trois Annamites, étudiants du Quartier latin et... athlètes d'une plastique impeccable. Pour l'un, Tan Hon, Janine Charrat créa le rôle du bel esclave fidèle ; pour l'autre, Géo Phuoc, elle vit en lui un Bouddha impassible ; enfin, avec le troisième garçon, Vu Po Phuong, qui se révéla un mime de premier ordre, il fut décidé qu'il personnifierait le roi cruel et exécuterait avec la ballerine un curieux pas de deux. Telle sera : « Danse avant l'aube », une création intelligente, une manifestation artistique jeune et par là même digne d'intérêt.







La première répétition de la « Danse avant l'aube », dans la cour de la pagode indochinoise de Vincennes. A gauche, le poète indochinois Pham Van Ky admire Janine Charrat.



Sommes-nous en Indochine? Non pas. A Vincennes plus simplement.. Et Janine Charrat, vêtue d'un magnifique et authentique costume, a grande allure près de son souverain.



Les répétitions sont finies, les interprètes posent pour le photographe : Janine Charrat a sa tête sur l'épaule de Vu Po Phuong; derrière eux, de g. à dr., Tan Hon et Geo Phuoc.

## LES GRANDES AUDITIONS SYMPHONIQUES DE LA RADIO FRANÇAISE

Se plaindre de la Radio est devenu une banalité : il faudrait aussi, lorsqu'il convient, savoir remarquer et vanter ses efforts et ses réussites. C'est un devoir assurément de dénoncer certaine vulgarité du ton et du goût, l'abus du « musette » et de la romance d'amour; cette perpétuelle invitation à l'aventure la plus vulgaire. Trop attentive, sans doute, au flot contradictoire des « lettres d'auditeurs », notre Radio ne sait comment aborder le problème de la nature et de la tenue de ses programmes. Il faut un grand événement comme la mort du président Roosevelt pour l'arracher un instant à ses ornements. Instrument de divertissement populaire, elle ne sait pas s'élever au-dessus du niveau où se complaisent, comme elle, le cinéma, le feuilleton à grand tirage, la chanson de carrefours.

L'occasion de louer notre Radio s'offre cependant, avec ses grandes auditions symphoniques et lyriques. Ici, elle prend plus nettement conscience de son rôle et de son importance comme éducatrice et comme guide. En dépit de bien des incertitudes et des flottements, elle assure, dans une mesure assez large, la diffusion de grandes œuvres récentes et anciennes, françaises et étrangères.

Le programme des grandes auditions de la Radiodiffusion nationale pour cette saison, en dépit de difficultés considérables, est remarquable par son importance et par sa valeur.

Le « Cycle Stravinsky » fait entendre l'œuvre entière du plus illustre musicien contemporain, depuis *Feux d'artifice*, le *Sacre du Printemps* et *Noce* jusqu'à la *Symphonie en ut*. Il sera poursuivi et de prochaines séances feront entendre *Mavra*, *Oedipus Rex*, *Perséphone*, le *Roi des Étoiles* avec chœur et orchestre.

On a entendu, ou réentendu, maintes œuvres d'aujourd'hui ou de naguère : les *Mirages* d'Henri Sauguet, la *Bataille des Huns* de Liszt complètement délaissée, la *IV<sup>e</sup> Symphonie* de Mahler également fort négligée d'ordinaire, le *Divertissement n° 2 pour trompette et cordes* de Tibor Haresny, les ballets *Chout* de Prokofieff, *Aenas* de Roussel, *Jeux* de Debussy, le *Ballet des Éléments* de Destouches; citons encore *l'Incantation pour un jeune Spartiate* de Pierre Capdevielle, les *Images* de Debussy (dont on n'entend jamais que la seule *Ibéria*), le *Concerto pour quatuor à cordes et orchestre* de Martinu avec le quatuor Pascal, le *Diable à la Kermesse* d'Henri Barraud en audition intégrale, les *Cinq chansons françaises sur des poèmes du XV<sup>e</sup> siècle* et les *Quatre chansons pour la France malheureuse* de Georges Auric. Un concert de musique anglaise dirigé par sir Adrian Boult et d'autres auditions conduites par Benjamin Britten ont révélé la nouvelle école britannique, avec des œuvres de William Walton, Vaughan Williams, Edward Elgar, Arthur Bliss, Benjamin Britten lui-même.

Un prochain concert, que dirigera Ernest Ansermet, sera consacré à la musique suisse, avec les *Hymnes au Jour et à la Nuit* de Willy Burkhard, la *Symphonie pour cordes* d'Honegger, le *Mouvement pour cordes* de Pierre Wisner, la *Musique de mai* et *l'Aubade* de Marescoti...

Parmi les futurs programmes, annonçons *Prométhée* pour la Commémoration de Gabriel Pierné, un festival Hindemith avec *Noble vision*, le *Concerto pour violoncelle et orchestre* et en première audition la *Symphonie en mi bémol*; un festival Jacques Ibert avec deux actes du *Roi d'Yvetot*, *l'Ouverture pour un jour de fête*, un festival Alban Berg, *l'Hommage à Staline* de Prokofieff sera donné en première audition (dans la traduction de Pierre Souvtchinsky), la *Musique de Table* de Rosenthal, *l'Ouverture des Contes de Boccace* de Martelli, des œuvres de Bartok, Harsany...

Un vaste cycle lyrique va embrasser l'histoire de l'opéra depuis ses origines en Italie, pour suivre ses développements, en France, en Allemagne, en Angleterre, en Russie; les auditions seront données deux fois par mois, le mercredi, et se suivront sans préoccupation chronologique. Le Service des recherches et des réalisations musicales étudie et résout les délicats problèmes de la transcription, du style, du mouvement et met au point les exécutions. On a entendu déjà le *Couronnement de Poppée* de Monteverde; puis, passant à la France, le *Jeu de Robin et de Marion*, le *Ballet comique de la Reine* et des fragments d'opéras de Lulli. Enjambant un siècle et demi, le troisième concert sera consacré à la Russie, avec une *Vie pour le tsar* de Glinka.

La séance suivante doit être réservée à l'Allemagne avec une œuvre de Francken de l'école de Hambourg, ou de Schutz : ce qui n'ira probablement pas sans difficultés, car leurs opéras sont difficilement accessibles... Puis, revenant à l'Italie, ce sera l'*Orfeo* de Monteverde. Viendront ensuite *Didon et Enée* de Purcell, un Mozart « italien » : *Così fan tutte*; la Russie avec *Rousslan et Ludmilla* de Glinka; deux œuvres « secondes » : la *Servante maîtresse*, opéra-bouffe de Pergolèse, et le *Beggar's opera* de Peppusch, témoin d'un genre typiquement anglais. Un grand classique français, *Castor et Pollux*, de Rameau, sera suivi d'un Mozart « allemand » : la *Flûte enchantée* probablement; viendront encore le *Convive* de Pierre de Dargomyjski, l'*Orphée* de Gluck, un opéra de Piccini, la *Foire de Sorotchinski* et le *Mariage* de Moussorgsky, la *Norma* de Bellini, *Joseph* de Méhul, *Fidelio* de Beethoven, la *Fiancée vendue* de Smetana, la *Khovantchina* et *Kitège* de Rimsky-Korsakoff, *Jenůf* de Janacek, des œuvres significatives de Rossini, de Weber, de Grétry...

Trois des quatre orchestres que s'est constitués la Radio participent à cette activité — seul l'Orchestre de Variétés, nettement spécialisé, s'en trouve exclu. Il est évident que l'Orchestre National (direction : Manuel Rosenthal) se met, dans ces programmes, en grande évidence, en raison de l'importance du rôle qu'il s'est donné, de rattraper, en somme, le temps perdu au cours des quatre années écoulées, à l'égard de la musique contemporaine française et étrangère. Le nombre de ses manifestations publiques, l'éclat des solistes, le fréquent emploi de grandes masses chorales disent assez l'ampleur des moyens dont il dispose. A l'Orchestre Radiosymphonique revient, si l'on veut, un programme de détente, puisé dans un répertoire plus vaste, ouvert à un public plus étendu et moins cultivé. Mais l'arrêt de la saison des grandes associations va, à présent, lui rendre de l'importance : il participera dans une large mesure au programme des grandes auditions annoncées, où ses deux chefs éminents, MM. Henri Tomasi et Jean Giardino, donneront leur mesure. L'Orchestre Lyrique enfin donnera également bon nombre d'exécutions. Les chefs d'orchestre Jules Gressier, Elie Cohen sont également appelés; M. Reynaldo Hahn conduirait les auditions de Mozart.

Cette ample et remarquable activité symphonique et lyrique est dirigée par M. Henri Barraud, directeur de la musique en liaison avec M. Manuel Rosenthal, chef de l'Orchestre National, en liaison aussi, le cas échéant, avec le Comité consultatif présidé par M. Jacques Ibert. Ne songeons qu'à louer l'étendue et l'ambition de cette tentative, entreprise dans des conditions très difficiles et dans des circonstances dont la plupart sont défavorables. Cet effort et cette volonté méritent hautement d'être reconnus.

Pierre MICHAUX.

A l'époque où il représentait la France à Tokio, M. Paul Claudel prit un jour la parole pour expliquer aux étudiants japonais le sens général de notre littérature et il développa sur ce thème deux ou trois idées très justes. Il insista d'abord sur la propension de l'esprit français à concevoir en tout le général, à remonter à une cause ou à un principe par rapport à quoi tous les effets viennent s'ordonner, ce qui explique le caractère presque exclusivement moral et intellectuel qu'ont eu tous nos ouvrages de pensée, de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle au commencement du XIX<sup>e</sup>. « C'est pendant cette période, déclara M. Claudel, et je tiens à citer ce passage textuellement, que, sous l'effort des générations qui l'ont fait servir à l'expansion des idées et des sentiments les plus complexes et les plus délicats, la langue française a acquis les qualités qui la recommandent aujourd'hui pour un emploi universel, et singulièrement la clarté. » Et d'énumérer à quelles conditions une langue est claire : sens précis des mots, syntaxe ordonnée et hiérarchique, et enfin, « il faut que dans la phrase l'élément intelligent et spirituel ne rencontre pas un obstacle dans une matière impropre et mal préparée, que le son ne gêne pas le sens, que l'idée ne contrarie pas la vie en embarrassant l'oreille ou la respiration du lecteur ».

Voilà pour notre littérature classique.

Au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, il se produisit une révolution. Notre langue, parvenue à un très haut degré d'élaboration, fut employée, non plus seulement à expliquer l'âme humaine, mais à peindre et à expliquer l'univers : « C'est ce vaste travail d'inventaire de la réalité et de l'histoire qui fut jusqu'à une date récente, par les soins de nos romantiques, de nos parnassiens et de nos réalistes, la tâche principale du siècle qui vient de s'écouler. La langue française, par les mêmes qualités que j'indiquais tout à l'heure, s'est trouvée, après quelques essais incertains, grâce au relief et à l'énergie de ses vocables comme à la souplesse de sa syntaxe, aussi propre à l'évocation des images qu'elle l'était à l'exposition des sentiments et des idées. »

M. Paul Claudel en a-t-il dit davantage aux étudiants japonais ? Leur a-t-il expliqué pour quelles raisons lui, Claudel, ne s'était pas contenté de la langue française telle qu'elle avait été façonnée par nos classiques et nos romantiques ? Je l'ignore. Le texte que j'ai sous les yeux et que je viens de résumer s'arrête après une brève conclusion où M. Claudel met en garde son auditoire contre l'impression de scepticisme et de découragement qui se dégage de l'ensemble de notre littérature : « L'esprit qui se dégage de notre littérature, dit-il, est un esprit de joie, et cette joie est la plus haute qu'un cœur humain puisse contenir, celle de l'homme qui s'aperçoit que le monde lui appartient parce que le monde a un sens. »

Si l'esprit de la littérature française est un esprit de joie, je me garderai bien d'en décider, ayant toujours nourri cette idée que notre littérature est, dans son ensemble, terriblement janséniste et pessimiste. Je ne

me prononcerai pas non plus sur la question de savoir si le monde a un sens ou non. Hélas ! j'ai toujours penché pour la négative et les événements de ces dernières années sont peu propres à me faire changer d'avis. Ce qui m'intéresse, dans le texte du discours aux étudiants de Tokio, c'est d'y constater que M. Claudel ne répudie nullement la syntaxe classique, qu'il vante même sa souplesse, son relief et son énergie. Alors, pourquoi ne la pratique-t-il pas ?

Car il ne la pratique pas, c'est un fait, et nous avons sur ce point le témoignage d'un de ses admirateurs, M. Paul Imbs, qui est un très savant grammairien et qui vient de publier dans le *Français moderne* une étude sur la syntaxe de M. Paul Claudel. M. Imbs défend M. Claudel contre le reproche de porter atteinte au patrimoine de la langue commune. D'après M. Imbs, et donc d'après M. Claudel, il y a deux langues, il y a deux grammaires, il y a deux syntaxes françaises : l'une qui est avant tout un instrument de communication pratique, et une autre un instrument de com-

munion poétique, pour l'intelligence de laquelle une certaine initiation est nécessaire. A quoi je me permettrai d'objecter que ce n'est nullement d'une seconde langue, d'une seconde syntaxe, qu'il s'agit, mais d'un nombre incalculable d'autres langues et d'autres syntaxes, puisqu'à l'exemple de M. Claudel et de ses prédécesseurs symbolistes, chaque poète moderne a la prétention de créer et d'imposer son propre langage, et l'on ne voit pas en effet pourquoi M. Claudel serait le seul à avoir le droit de se servir d'une syntaxe de son invention. D'autres viendront après lui qui auront autant de génie, peut-être davantage, et alors que deviendra, je vous le demande, la malheureuse langue française ? Que deviendront ses prétentions à l'universalité, si bien justifiées par M. Claudel lui-même dans son discours aux étudiants de Tokio ? Que deviendra notre rayonnement intellectuel dans le monde ? Que deviendra l'enseignement du français ?

Unité et universalité de la langue sont inséparables. Travailler contre son unité, c'est travailler contre son universalité et sa diffusion, c'est donc travailler contre elle, et travailler contre la langue française, c'est travailler contre la France.

Que peu d'écrivains honorent leur pays autant que M. Claudel honore le sien à notre époque, j'en tombe d'accord. C'est son exemple que je trouve dangereux. C'est l'avenir qui m'inquiète, et d'autant plus que je vois les étrangers ne jurer que par nos auteurs d'avant-garde. Constatation qui paraît me donner tort, mais qui, en réalité, me donne raison. Ce qu'ils goûtent à la lecture de M. Claudel et de nos poètes modernes, c'est un plaisir de mode et d'engouement, c'est un contentement d'amitiés, c'est la satisfaction de pouvoir se dire qu'aucun arcane de notre génie littéraire ne leur est fermé. Hélas ! ces mêmes étrangers que la poésie de M. Claudel fait pâmer avouent que Racine les ennuie, et ils l'avouent avec d'autant moins de vergogne que M. Claudel a proclamé bien haut sa haine de nos classiques. Ce n'était pas, il est vrai, dans un discours aux étudiants de Tokio...

par André BILLY  
de l'Académie Goncourt

## QUELQUES INSTANTS AVEC T. S. ÉLIOT

TOUTE médaille a son revers. Toute victoire aussi, il semble ! puisqu'en ce soir de jour V, en ce soir de fête si impatientement, si ardemment attendu, un grand poète a préféré se taire...

Pour moi, je ne veux pas me souvenir de lui tel que l'applaudit, le vendredi 11 mai, un public parisien si curieux, sincèrement, de cette parole posée, de cette pensée profonde... mais bien tel qu'il m'apparut, cet après-midi inoubliable, à la porte de son hôtel, avec son pas long, sa haute silhouette et le charme à peine mélancolique de son sourire.

Tout aussi éloquentement que le titre même de sa conférence, « le Rôle social de la Poésie », sa démarche, son geste révèlent un caractère, un homme d'intense réflexion, sans rien en lui, sinon de spontané, du moins d'impulsif.

Dès ma première question au sujet de l'influence de la guerre sur les écrivains, il en témoigne :

— On ne peut pas savoir encore ! C'est beaucoup trop tôt... et le bouleversement mondial fut tel qu'on ne saurait exprimer, à cet égard, nulle conclusion prématurée. D'ailleurs, en ce qui me concerne, j'assimile toujours lentement mon expérience personnelle.

— Voudrez-vous me dire quelle fut sur votre œuvre l'influence de la poésie française ?

— J'ai toujours été fortement attiré par vos poètes de l'époque symboliste, les Mallarmé, les Corbières, les Laforgue... Puis, me devinant déçu par son premier silence, il sourit gentiment : « Pour en revenir à la période actuelle, je crois, voyez-vous, que les écrivains britanniques réagiront autrement et avec moins de pessimisme qu'en 1918 : quelque chose de grand peut et doit sortir de ce chaos. Il faut garder en nous l'espoir ! »

« Hope !... » Des vers résonnent en moi où il l'a si splendidement chanté !

— Quelle œuvre nouvelle préparez-vous en ce moment ?  
— Une étude critique de certains développements sociaux, répond-il sans rien préciser davantage. « J'ajoute

que l'on va adapter à l'écran *le Meurtre dans la Cathédrale* et tirer un film de la pièce que j'ai écrite sur saint Thomas à Becket...

— ...et que les auditeurs français connaissent aussi grâce à la radiodiffusion !

Inépuisables, des hymnes nationaux retentissent à chaque carrefour. Déjà j'interroge, un peu à l'étourdie :

— Etes-vous content de fêter la victoire à Paris ?

— Sans nul doute ! vous savez que j'aime beaucoup votre ville où je n'étais pas revenu depuis huit ans... Mais je vous avoue, entre nous, que je donnerais cher aujourd'hui pour passer quinze minutes à Londres et lui voir cet air de fête et de joie après tant d'années de tristesse et de deuil ! Je suis d'ailleurs ici pour fort peu de jours et n'ai même pas eu le temps, à mon vif regret, d'aller au théâtre. La seule sortie que j'aurai pu faire aura été cette délicieuse promenade organisée par le Pen-Club à Versailles où nous eûmes le ravissant spectacle des Grandes Eaux. Je vous avouerai que je suis chaque fois très sensible au charme de Versailles et que j'ai un faible pour votre délicieux Petit Trianon !...

Mais je vois s'avancer vers nous le réverbère fatal que j'ai fixé comme ultime limite à notre entretien. Un mot encore !

— Reviendrez-vous bientôt ?

— Je l'espère très vivement ! sourit-il en soulevant son feutre noir.

Au-dessus des oriflammes et des drapeaux, le ciel entier pavaise de tous les ardents rayons d'un soleil caniculaire. Un instant, T. S. Eliot regarde son long parapluie et, avec un accent de désolation où perce tout l'humour britannique :

— And now ! what shall I do with this ?

What will you do ?... Qui sait si ce n'est pas à vous, poète, que nous dûmes le beau temps de ce beau jour-là ?...

Claude CÉZAN.

## LU CETTE SEMAINE...

CE livre : « La Possession du Monde » (1), par M. Georges Duhamel, va-t-il nous renseigner sur l'ambition démente des conquérants ? Le titre a une tout autre signification. Il s'agit des richesses que chacun de nous peut découvrir en lui-même ou puiser dans l'univers.

M. Georges Duhamel, médecin, ne peut supporter de voir souffrir sans éprouver le besoin de soigner et il a aussi grande pitié de l'âme, la pauvre âme humaine, que du corps. L'auteur avait composé, dès la guerre de 1914, cet Évangile de la Sagesse. Il a jugé opportun de le rééditer en ce moment où l'humanité palpitante crie grâce dans la laideur sacrilège et parce que rien n'égale l'effrayant péché d'avilir l'homme. Mais peut-il rappeler, même par toutes les voix de l'art, du cœur et de la pensée, le bonheur auquel, malgré tout, il croit encore ?

Sans doute, il ne prétend pas nous rendre ce bonheur de l'exubérante jeunesse, forte, provocante, pleine de sève et de rires. L'allégresse qui vient d'un bouillonnement de sang vif ne peut ni s'injecter, ni s'inculper. L'auteur s'adresse aux êtres libérés du servage de la chair et auxquels l'existence a appris l'angoisse des temps à naître aussi bien que celle de l'époque présente. Il allume dans la nuit de notre prose de compatissantes clartés, y insinue une sorte de fraîcheur balsamique, de caresse tutélaire. Il apprend la douceur d'une solitude où tintent des syllabes, où les orgues jouent en sourdine, les joies plus profondes de l'amitié, du don, de la découverte, et nous conduit vers on ne sait quel champ printanier où l'on découvre une fleur qui a trois odeurs et ne serait-ce que d'humbles touffes d'herbe.

\*\*\*

Voici un recueil de quatre nouvelles écrites pendant l'occupation : « Le premier accroc coûte deux cents francs » (2), cette phrase est celle qui annonçait l'heure à ceux de la Résistance, par M<sup>me</sup> Elsa Triolet. Deux d'entre elles, au moins, ont paru clandestinement.

D'après M<sup>me</sup> Elsa Triolet, la vie est faite pour être vécue, certes, mais aussi transcrite sur du papier. Son écriture est aisée, instinctive, comme la nage presque voluptueuse d'une fine ourse blanche qui s'étire, se retourne et glisse, ruisselante d'eau lumineuse. De Colette elle a la robuste féminité, la hardiesse et des détails à ravir, mais non le goût classique de la perfection. Elle écrit par exemple : « Il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond, mais c'était la crème des types. » Voilà, c'est à prendre ou à laisser. Et l'on prend, parce que nous sommes à l'endroit où elle nous a transportés, que nous touchons du doigt les gens et les objets qu'elle décrit. Cependant il est à remarquer que sa nouvelle la moins longue est la meilleure. Là, M<sup>me</sup> Elsa Triolet cesse de conter avec le charme d'un enfant qui respire dans la paix de son irresponsabilité. Non seulement elle enregistre et sent, mais aussi juge et se hausse, capable de puissance, pour recréer un moment de la monstrueuse tragédie.

\*\*\*

Un livre étrange que ce « Zdravko le cheval » (3) par M. Charles-Louis Paron, et qui mériterait bien mieux qu'un signalement. C'est d'une audace qui va d'un réalisme brutal aux fantasmagories du rêve. L'originalité certaine est encore accentuée par le dépaysement dû au cadre (l'Albanie et les Balkans) et aux types humains.

\*\*\*

Les enfants n'ont pas été épargnés par les horreurs de ces dernières années. Il est reposant de tourner les feuilles d'un album où les fleurs ont une petite figure et parlent, les perroquets des faces-à-main, les coccinelles un grand cœur, où toute chose vit la vie sainte des émerveillements. M<sup>me</sup> Jacqueline La Harpe a la connaissance des paradis argentins. Sa « Nanou Fille Fleur » (4) est illustrée par Matéja avec gentillesse et grâce.

\*\*\*

Voici un petit livre de vulgarisation : « A la découverte des styles français » (5). Il est destiné aux autodidactes mais peut être utile à tout amateur qui veut rafraîchir sa mémoire. Les dessins au trait ne sont pas dignes des splendeurs qu'ils représentent. Leur choix est bon toutefois et le texte est écrit avec chaleur.

Andrée SIKORSKA.

(1) Mercure de France. — (2) Denoël. — (3) N. R. F. — (4) Wartel. — (5) Les Éditions ouvrières.

## RAVENSBRUCK (suite de la page 20)

Pour l'instant, nous n'en sommes qu'au premier jour, nous ignorons le tragique mystère des colonnes et nous regardons passer ces prisonnières avec des yeux surpris et inquiets. Nous fumes tirées de notre contemplation par le fameux mot : « Achtung ! » que nous devons entendre répéter à longueur de journée dès que notre existence de détenues aurait véritablement commencé. Cette fois-ci, c'était pour nous faire entrer dans une pièce où, cinquante par cinquante, nous dûmes déposer ce qui nous restait de nos frusques. On nous retira nos alliances, nos chapelets, les moindres bijoux que nous avions encore pu dissimuler, et même les chères photographies, tout en nous faisant signer une feuille de déposition. On nous rendrait tout cela à la sortie ! Il en fut de même pour nos vêtements : ils seraient mis dans des enveloppes spéciales, destinées à la désinfection et nous seraient restitués, en parfait état, lors de notre libération...

C'est toutes nues, bien entendu, que nous passâmes à l'épouillage. Sous le fallacieux prétexte de poux ou de lentes, au moins un tiers d'entre nous reparurent consécutivement, dans la salle de douches, le crâne rasé. Braves, souriant malgré leur envie de pleurer, elles ne se voyaient pas dans une glace, heureusement, puisqu'il n'y en avait pas, mais elles étaient à peine reconnaissables, nos pauvres camarades.

Un petit morceau de savon-pierre, un carré d'étoffe de vingt centimètres de côté pour s'essuyer la tête et le corps après la douche presque glacée ; et puis, l'accoutrement : sur une chemise et une culotte de camp, souillées par de précédentes détenues, une simple petite robe de cotonnade, à manches courtes, largement croisées dans le dos de la croix de saint André et, aux pieds, une vieille paire de sabots trop grands ou trop petits, souvent désespérés.

C'est la quarantaine terminée que nous revêtirons l'uniforme aux larges raies grises et bleues, « orné » de notre numéro et d'un triangle rouge, symbole réservé aux politiques.

— Los ! Los ! Schneller !... Schneller !... (Allez ! Oust ! Plus vite ! Plus vite !...)

Les gardiennes nous harcèlent.

J'entendrai toujours nos chères grand-mères, malhabiles dans leurs mouvements, ahuries par ces ordres de plus en plus furieux, se plaindre doucement :

« Mais madame, je ne peux pas sortir sans tricot. Voyons, j'ai soixante-dix ans... »  
« J'ai froid ainsi, madame, redonnez-moi mon châle... » « Comment voulez-vous que je marche avec ces sabots ? Ce n'est pas possible... »

Il y avait là grand-mère Labussière, grand-mère Monnet, grand-mère Sabatier, cette altière figure qu'était Mme de Laprade, ancien professeur à Stanislas, avec ses cheveux de neige... toutes si dignes, si nobles, si fières dans leur misère. Naturellement, on ne tenait aucun compte de leurs demandes qui déchaînaient davantage, eût-on dit, le courroux de nos geôlières... Et elles ressortirent avec nous, les chères femmes, en rangs de cinq, leur pauvre dos courbé dans ces froides nippes, sauf M<sup>me</sup> de Laprade qui toujours se tenait droite, droite, comme si rien n'eût pu la faire ployer. Elles devaient toutes mourir de dysenterie, d'épuisement ou de froid quelques semaines après.

Cet après-midi-là, le soleil brillait, heureusement. Il devait être deux heures quand, par groupes de cent, nous fumes conduites dans le bloc de quarantaine. Nous ne possédions maintenant pour tout bagage qu'un mouchoir, et pour celles qui avaient un chignon, leurs peignes de côté...

Dans chacun des deux réfectoires du bloc, construit pour cent cinquante prisonnières (il y avait cinq tables pour vingt-cinq personnes environ), quatre cents d'entre nous furent empilées. Nous dûmes nous asseoir sur les tables, dos à dos, quelques-unes à trois sur les tabourets existants, collées le long des parois de la pièce, et les autres debout, serrées comme des sardines. Le lendemain, nous étions six cents, mêlées que nous fumes à des Russes et des Polonaises.

Oh ! l'horreur de la promiscuité misérable. Femmes couvertes d'ulcères, de plaies, ayant souffert dans des prisons durant de longs mois, femmes devenues folles pour avoir vu tuer toute leur famille par des SS barbares, muettes ou criant à fendre l'âme. Pauvres créatures, déchets humains avec qui nous devions partager l'abominable soupe de légumes déshydratés, le petit morceau ersatz de margarine ou de saucisson deux fois la semaine, le « café » détestable et le pain noir. Les coups aussi, qui commencent à pleuvoir sur nous sans que nous sachions pourquoi : parce que nous ne pouvions pas rester silencieuses, immobiles, du matin au soir, dans cette atmosphère étouffante, debout ou accroupies ; les seaux d'eau qu'on nous jetait à la tête, non pour nous refroidir, mais pour nous punir d'être des prisonnières, et tous ces sévices, pas seulement infligés par des surveillantes allemandes, mais par des Polonaises ou Tchèques au service de l'Allemagne, bien qu'elles fussent considérées prisonnières comme nous.

Elles volaient sur nos ratons tout ce qu'elles pouvaient et, sous le plus futile prétexte, nous humiliaient et nous battaient. Pendant trente jours que dura la quarantaine, au cours de laquelle, du reste, se déclarèrent des cas de diphtérie, de scarlatine et de typhoïde, nos gardiennes nous apprirent ce que devaient être les usages du camp, et cela sans ménagements ni patience. Il est vrai qu'on avait mis, pour nous garder, des « triangles noirs et des triangles verts ». Tandis que les triangles violets se composaient de Bibelfolger dont la secte religieuse se déclarait ennemie de la guerre, les triangles rouges, de détenues politiques, les étoiles jaunes, de juives, les noirs signifièrent : prostituées, les verts : prisonnières de droit commun, et s'ils étaient agrémentés d'un Z : criminelles, tout simplement. Qu'attendre alors, de prostituées étrangères de très basse classe ou de femmes ayant volé ou assassiné père, mère, frère, sœur ? Le choix avait été judicieusement fait. Ces messieurs boches n'avaient rien laissé au hasard, et ainsi peuvent s'expliquer bien des haines s'élevant dans nos cœurs de Françaises pour les Polonaises ou les Tchèques qui nous maltrahèrent...

Ce premier appel dans la bise du matin ! Rompues par le voyage, la nuit passée dehors et la journée exaspérante, il fallut, pourtant, sortir de notre couchette à 3 h. 30. Couchette de 80 centimètres de large, composée d'une mince paillasse, pleine de vermine, pourvue d'une simple couverture de coton — n'est-ce pas l'été et ne dormons-nous pas à deux, voire à trois par couchette ? Dormir ? Nous ne l'avons pu tant notre fatigue était grande, les planches dures, tant les poux nous rongeaient.

Les nuits, bientôt, deviendront un supplice pire que les jours quand, entassées dans les dortoirs, nous entendrons les pas feutrés des dysentériques piétiner le plancher sans arrêt, les cris des cauchemars, les toux, les plaintes des malades, les râles des agonisantes, les derniers souffles des mourantes...

En ce premier matin, nous recevons les mêmes ordres qu'à Sarrebrück, seulement, une heure plus tôt : les lits doivent être faits et nous devons être prêtes, sans broncher, à 4 heures.

La deuxième sirène sonne.

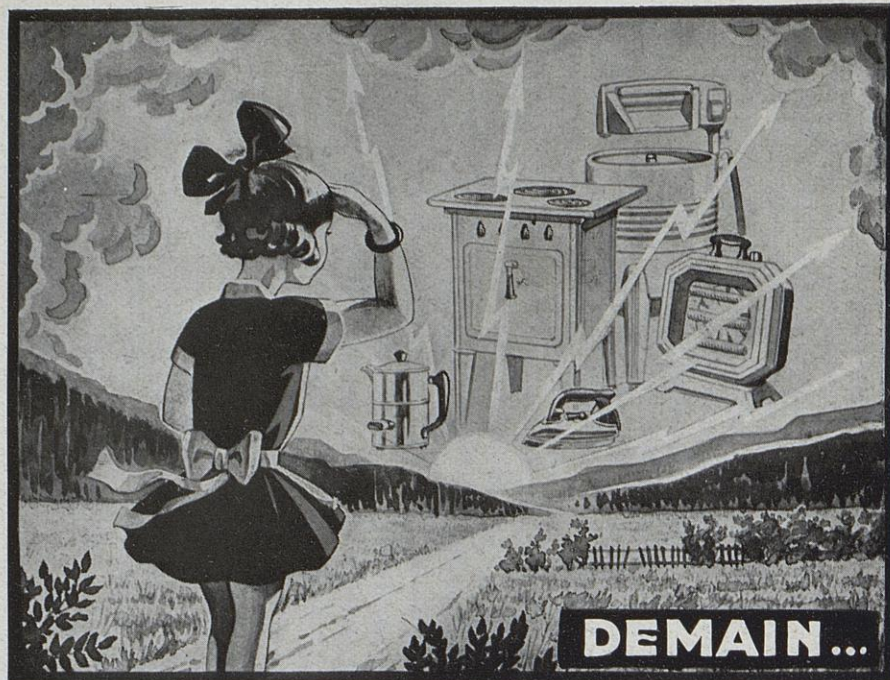
— Los !... Los !... Schneller !... Schneller !...

Nous voici, avec nos minces robes et nos pieds nus dans nos sabots, frissonnantes dans l'aube qui se lève, les pauvres grand-mères grelottant sans doute plus que nous. Devant notre bloc, en rangées de dix, nous pausons, silencieuses, au garde-à-vous. Une heure, deux heures. Il y aura plus tard des appels de 3, de 5 et de 6 heures ; des pauses durant toute une nuit ou un dimanche, sans manger ni boire. Pauses en plein hiver où les femmes tomberont évanouies ou mortes dans les flaques d'eau, dans la neige, sur la glace, sans que nous ayons le droit de venir à leur secours. Pauses où les pieds gèleront dans les sabots... Même les mourantes doivent se rendre à l'appel. « Elles peuvent bien mourir dehors », déclare l'Offizierine Binnz, monstre de vingt-trois ans, maîtresse du commandant en second et qui deviendra légendaire au camp pour les tortures qu'elle nous aura fait endurer... Même celles qui ont quarante degrés de fièvre et que leurs jambes ne peuvent pas porter.

(à suivre.)

Illustrations de Mme France AUDOUL.

Copyright by « Le Monde Illustré » et Simone Saint-Clair.



## L'ÉLECTRICITÉ A VOTRE SERVICE

Dans l'intérêt national, dans votre intérêt  
employez l'électricité dans les utilisations  
ménagères.

## LE TRAVAIL A L'HONNEUR A CALOR

Ce fut un beau spectacle d'union et de fraternité que cette manifestation à laquelle il nous fut donné d'assister dans les locaux de la Société Calor, le samedi 28 Avril, à Lyon-Monplaisir.

Tout le personnel Calor, ouvriers, employés, chefs de service et Direction, était réuni sous la vaste coupole du bureau commercial pour fêter et récompenser les anciens travailleurs ayant plus de vingt ans de présence dans la maison.

On sentait vibrer dans cette assistance ardente et enthousiaste, dans tout ce personnel sympathique groupé autour de son président, cet esprit de famille et de cohésion que les épreuves des temps ne réussirent pas à ébranler. Quelle force pour l'avenir qu'une maison qui compte un personnel aussi attaché et fidèle, quel gage de prospérité pour Calor !

Un vin d'honneur fut servi à tous pendant qu'on applaudissait la belle chorale dans ses chants vibrants et harmonieux. Ce fut une véritable ovation quand elle entonna le superbe chant "GLOIRE A CALOR" composé par M. LARAMS, directeur de la chorale.

Dans une allocution fort applaudie, le Président, M. TROUILHET, exposa en termes choisis toute la beauté et la valeur du travail. Il invita ouvriers et employés à remplir consciencieusement leur tâche quotidienne.

Créer des appareils électro-domestiques apportant plus de progrès, plus de confort, plus de bien-être, c'était bien servir le progrès social, c'était bien servir sa Patrie.

Les lauréats de la fête reçurent médailles et diplômes et la substantielle prime de fidélité, juste récompense de vingt ans de travail.

Au nom des médaillés, M. CLOPIN remercia chaleureusement le Président et dit la fierté des lauréats d'appartenir à une maison à l'avant-garde du progrès, conduite par un chef aimé et respecté de tous et par une idée "SERVIR".

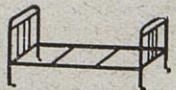


UN ASPECT DE LA SALLE AU COURS DU VIN D'HONNEUR



**1**  
BON

de 960' c'est **UN LIT D'HOPITAL**



**20**  
BONS

c'est **UN AUTOCLAVE ELECTRIQUE**



**30**  
BONS

c'est... **UNE TABLE D'OPERATION**



Pour  
**reconstruire  
les hôpitaux**  
détruits par la guerre

SOUSCRIVEZ DES

**BONS DE LA LIBERATION**

A INTERET PROGRESSIF ET REMBOURSABLES DES LE 6<sup>e</sup> MOIS

*"Bons pour vous, bons pour la France"*



*Lauréate de tous les grands concours*

**BOURRES DE CHASSE**  
**"IRIS"**

BREVETÉE FRANCE ET ÉTRANGER

38,40, RUE DU CHÂTEAU DES RENTIERS, PARIS

TÉL. Gobelins 63-89

EN VENTE CHEZ TOUS LES ARMURIERS



**MERCIER FRERES**

MAISON FONDÉE EN 1828

**AMEUBLEMENT - DÉCORATION**

ANCIEN — MODERNE

PARIS - 100, Faubourg Saint-Antoine - PARIS

**D'une pierre  
deux coups !**

★ Un coup de chance  
pour vous, peut-être.

★ Un coup d'épaule  
sûrement, pour des  
Français malheureux.

Prenez régulièrement  
un billet de la

**LOTÉRIE NATIONALE**  
au profit

**d'ŒUVRES de BIENFAISANCE**



E.-L. Dupuy

A 5